



PATRICK VIVERET

Pour une
radicalité
créatrice
et non
une révolte
destructrice

La colère et la joie

les éditions
utopia



La colère et la joie

Du même auteur

- Attention Illich*, Éditions du Cerf, 1976.
- Pour une nouvelle culture politique*, avec Pierre Rosanvallon, Seuil, 1978.
- Évaluer les politiques et les actions publiques*, la Documentation Française, 1990, rééd.1998 et 2010, Éditions de l'Aube.
- Démocratie, passions, frontières*, Charles Léopold Mayer, 1995.
- Pourquoi ça ne va pas plus mal?*, Fayard, 2005.
- Reconsidérer la Richesse* (éditions de l'Aube), poche 2005.
- Pour un nouvel imaginaire politique*, ouvrage collectif (Edgar Morin, Christian Losson, Mireille Delmas-Marty, Patrick Viveret), Fayard, 2006.
- PIB, la richesse est ailleurs*, Patrick Viveret rédacteur en chef du numéro 74 de la revue *Interdépendances*, 2009.
- Comment espérer en temps de crise?* avec Edgar Morin, Bayard 2010.
- De la convivialité. Dialogues sur la société conviviale à venir*, ouvrage collectif (Alain Caillé, Marc Humbert, Serge Latouche, Patrick Viveret), La Découverte, janvier 2011.
- La Cause Humaine, du bon usage de la fin d'un monde*, Les Liens qui Libèrent, 2012.
- Vivre à la bonne heure: Entretien avec Patrick Viveret*, Paris, Les Presses d'Île-de-France, (réimpr. 2016) (1^{re} éd. 2014).
- Fraternité, j'écris ton nom*, Les Liens qui Libèrent, 2015.
- Le bonheur en marche*, avec Mathieu Baudin, Guérin Éditions, 2015.

Patrick Viveret

La colère et la joie

Pour une radicalité créatrice
et non une révolte destructrice

Les Éditions Utopia

Collection Ruptures

Le vent se lève ; il faut tenter de vivre.

Paul Valéry

*On devrait chercher un vaccin contre
la rage spécifiquement humaine car nous
sommes en pleine épidémie.*

Edgar Morin

Les Éditions Utopia

61, boulevard Mortier – 75020 Paris

contact@editions-utopia.org

www.editions-utopia.org

www.mouvementutopia.org

Diffusion : CED

Distribution : DOD&Cie/Daudin

© Les Éditions Utopia, juin 2021

SOMMAIRE

Prologue.....	7
---------------	---

PREMIÈRE PARTIE

DE LA COLÈRE 17

1. Vers la guerre civile ?	19
<i>Une ligne de crête</i>	23
2. La montée de la colère	25
3. Écouter les colères	29
<i>L'autre colère</i>	31
4. La question de la désobéissance civile.....	35
5. L'humanité en métamorphose	37
<i>La question du bug humain</i>	38

DEUXIÈME PARTIE

DE LA RAGE VERS L'AMOUR, DE LA COLÈRE À LA JOIE 43

6. L'appel paradoxal.....	45
7. Amour de la vie ou pulsion mortifère ?	49

8. De la violence au conflit	57
<i>Éthique de conviction,</i>	
<i>éthique de responsabilité.....</i>	63
<i>La violence de l'État ou les limites du monopole</i>	
<i>de la violence physique légitime.....</i>	67
<i>La diversité des formes de lutte.....</i>	69
9. Transformer des ennemis en adversaires	73
10. Rendre visible et consciente la violence :	
l'exemple du risque d'hiver nucléaire	
accidentel.....	79
<i>Le risque accidentel</i>	82
11. De la rage à l'Amour	87
<i>La médiation.....</i>	89
<i>Sur l'éthique du débat.....</i>	92
– La CNV (communication non violente)	92
– La construction de désaccords féconds	94
12. Vers la Joie.....	99
<i>La joie et le tragique</i>	104
<i>Les deux formes de Joie</i>	109
<i>La stratégie du REVE.....</i>	112
Conclusion	115
ANNEXES.....	123
Charte de l'Archipel de l'écologie	
et des solidarités	125
Pour une démocratie convivialiste.....	131

Prologue

Le soir du lundi 2 novembre 2020, alors que des coups de feu retentissaient dans les rues de la capitale autrichienne, les musiciens de l'Orchestre philharmonique de Vienne, en concert, n'ont pas cessé de jouer. Selon le *Huffington post*¹ les coups de feu ont été tirés aux abords d'une synagogue située non loin de l'Opéra de Vienne. Si bien que les spectateurs venus assister au concert ont reçu la consigne de rester confinés à l'intérieur, pour les garder en sécurité.

C'est à ce moment que les musiciens ont décidé de poursuivre leur spectacle, reprenant les instruments pour aider leur public à patienter sans céder à la panique. Si l'on en croit les images postées par une spectatrice sur twitter, l'initiative a fonctionné. Pas de cris, pas de larmes : juste la musique.

Cette scène illustre bien l'enjeu au cœur de l'avenir de nos sociétés : à terme ce qui est en jeu

1. https://www.huffingtonpost.fr/entry/attentat-de-vienne-les-musiciens-de-l-opera-continuent-de-jouer-malgré-les-tirs_fr_

c'est l'alternative entre logique de vie ou logique de mort, apprendre à nous entraider, ou nous préparer à nous entre-tuer. Mais, pour l'heure, nous sommes (encore) dans une phase intermédiaire où l'alternative se présente plutôt sous la forme : intelligence sensible ou « pandémie émotionnelle ». Nous pourrions même reprendre un terme de Wilhelm Reich réactualisé récemment par Cynthia Fleury, celui d'un risque de « peste émotionnelle »¹. Reich a utilisé ce terme dans un texte sur l'analyse caractérielle et dans son livre « La psychologie de masse du fascisme »² pour rendre compte d'un phénomène que ne comprenaient pas ses amis marxistes de l'époque : pourquoi des classes ou des catégories exploitées économiquement par le capitalisme se tournaient-elles vers le fascisme plutôt que vers le socialisme ou le communisme ? On pourrait aujourd'hui poser la même question à propos des ouvriers votant Trump aux États-Unis ou Marine Le Pen en France. Si l'on en reste à l'analyse purement rationnelle des intérêts, c'est incompréhensible. Il faut donc faire intervenir d'autres dimensions, dont celle des grandes émotions collectives. Mais la prise en compte de l'émotion a elle-même une

1. Pour Cynthia Fleury (*Ci-gît l'amer*, Gallimard 2020), Wilhelm Reich use de la notion de « peste émotionnelle », qu'elle trouve « parfaitement opérationnelle pour désigner le monde d'aujourd'hui ». www.lemonde.fr du 02/11/2020.

2. W. Reich, *La psychologie de masse du fascisme*, 1970, réédition Petite bibliothèque Payot, 1998.

double face : sous sa forme positive, c'est ce que l'on peut nommer « l'intelligence émotionnelle » ou « l'intelligence sensible », celle qui, comme le disait Pascal, n'oublie pas que « le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas » ... Et qui donc prend en compte que nous sommes autant des êtres d'instinct et d'émotion que des êtres de raison. Mais ce dernier élément, la raison justement, qui nous permet le discernement, la délibération au-delà de logiques simplificatrices de l'émotion, reste fondamental. En revanche dans la face sombre, celle de la pandémie émotionnelle, c'est le cerveau limbique qui prend le dessus et réduit tout à une alternative binaire qui peut s'avérer irrationnelle. C'est ce que Carl Jung avait noté quand il écrivait : « En présence d'une situation donnée, la discussion basée sur des arguments de raison ne demeure possible et n'a de chances d'aboutir que tant que le potentiel émotionnel inhérent à la situation n'a pas dépassé un certain seuil critique. Dès que ce dernier est franchi par la température affective et l'émotivité, les possibilités et l'efficacité de la raison se trouvent anéanties ; s'y substituent des slogans et des désirs chimériques et fumeux ; c'est-à-dire que la raison fait place à une espèce d'état de possession collective qui se propage à la manière d'une épidémie psychique. »¹

1. Cité par Charles Rojzman dans son chapitre « soigner la peste émotionnelle » in *La violence politique*, 2003.

La différence entre notre pandémie actuelle et ce que pourrait être une véritable peste émotionnelle, c'est une gradation à la fois qualitative et quantitative dans la gravité de la maladie. Dans la peste, la contagion est maximale et la mort hautement probable. Dans une pandémie comme celle que nous connaissons avec la Covid 19, nous sommes encore au stade où les taux de contagion et de mortalité restent relativement faibles (comparativement à d'autres épidémies). C'est pourquoi notre premier enjeu est d'ouvrir le débat pour disposer du meilleur diagnostic possible puis des meilleurs remèdes. Et c'est ici que la métaphore de notre prologue joue à plein : il nous faut construire un espace de sérénité, comme le firent les musiciens de Vienne, afin de permettre aux spectateurs ne pas basculer dans la panique. Or, sous cet angle, la pandémie émotionnelle que nous vivons est déjà nettement plus grave que la pandémie sanitaire. Il suffit de voir les accusations mutuelles échangées sur deux sujets qui sont devenus particulièrement « chauds » en France¹ ces derniers mois : celui de la pandémie sanitaire, son diagnostic et son traitement d'une part ; celui du débat sur la laïcité et les caricatures après l'assassinat de Samuel Paty d'autre part. Dans les

1. Cet essai prend en compte prioritairement la France, qui est mon pays. Mais nombre d'éléments que j'évoque s'inscrivent dans une perspective planétaire plus large. Le débat sur la pandémie et celui sur la laïcité par exemple sont aujourd'hui des débats mondiaux.

deux cas, on a vu ces fractures se reproduire dans d'autres sociétés comme aux États-Unis, en Inde, en Afrique¹. La montée de l'intolérance est telle que des personnes qui s'estimaient, partageaient des valeurs communes, conduisaient souvent des actions concertées, en viennent à choisir de ne plus se parler pour au moins éviter de s'insulter. Au sein du réseau des Convivialistes², par exemple, le débat sur la laïcité a conduit son animateur principal, Alain Caillé, rédacteur en chef de la *Revue du Mauss*, à demander d'abord un « armistice », puis un « cessez-le-feu » entre les participants au débat, tant celui-ci semblait tourner au dialogue de sourds.

Certes, nombre d'entre nous n'ont pas encore forcément conscience de cet enjeu et vivent davantage des sentiments d'angoisse et d'impuissance que d'intolérance et de haine. Mais cette attitude, sans doute encore majoritaire, si elle reste passive, ne suffira pas à stopper la montée des intolérances, voire des haines. Celles-ci sont en train de préparer un terrain délétère si nous ne stoppons pas à temps la glissade vers le pire. Comment donc développer une capacité de nos collectifs humains, qu'ils soient nationaux, religieux,

1. Le réseau international des Dialogues en humanité où étaient présents des personnes d'Inde, d'Afrique, d'Europe, d'Amérique latine, des États-Unis et d'Europe a pu le constater.

2. www.convivialistes.org.

sociaux... à vivre ensemble et à « s'opposer sans se massacrer », pour reprendre la célèbre formule de Marcel Mauss¹, face au basculement dans la violence et aux diverses formes de guerre, civile ou internationale, qui nous menacent désormais, ajoutant aux risques écologiques de destruction de nos écosystèmes vitaux celui de notre propre autodestruction. Oui, il nous faut être lucide sur le fait que le choix de s'entraider ou s'entretuer, cette alternative tragique évoquée par des Cassandre de l'effondrement de nos sociétés, tel Yves Cochet², peut être demain la nôtre si nous n'agissons pas à temps. Il nous faut donc prendre ce risque au sérieux, y compris pour toutes celles et ceux, dont je suis, qui veulent l'empêcher d'advenir. Car ce qui est sûr et que ne voit pas d'ailleurs Yves Cochet dans son livre³, c'est que si l'on veut choisir le scénario de l'entraide, c'est sans attendre qu'il faut le préparer.

1. Marcel Mauss. La formule est également reprise dans le manifeste convivialiste.

2. Yves Cochet, *Demain l'effondrement*, éditions LLL.

3. Yves Cochet, *Demain l'effondrement*, éditions LLL. Dans ce livre, Yves Cochet évoque cette alternative en estimant qu'il aura joué son rôle si, grâce à ses alertes, le nombre de morts passe de 50 % à 49 %. Mais c'est dire au fond qu'il ne croit pas au scénario positif. Car dans cette seconde hypothèse, le nombre de morts liés à la guerre et aux conséquences de guerres telles la famine et l'épidémie, les deux autres causes évoquées, serait sans commune mesure moins important.

Mon rapport personnel à cet enjeu

J'écris ce livre sur « la Colère et la Joie » alors que de nouveaux attentats viennent, en France, de frapper des innocents : un professeur, Samuel Paty, pour avoir parlé des caricatures de Mahomet dans un cours sur la liberté d'expression ; des catholiques attaqués à Nice dans une église. À ces occasions la colère est partout : du côté des familles des victimes, des enseignants et éducateurs ou croyants qui se sentent menacés et aussi, plus largement, de tous les membres de la société française horrifiés par ces actes barbares. Mais la haine provoquée par ces attentats n'est pas le propre de l'islamisme radical comme feint de la croire une partie de la classe politique française. Quand Marine Le Pen déclare : « nous sommes attaqués par une idéologie et il nous faut une législation de guerre », elle oublie que cette guerre peut être autant le fait de musulmans que de chrétiens, d'hindouistes, de juifs, dès lors qu'ils sont fanatisés. Il suffit d'analyser les causes d'attentats dans le monde pour s'en convaincre. Les morts dues aux suprémacistes blancs en témoignent. En Nouvelle-Zélande, ce sont 51 personnes qui ont été victimes d'un attentat perpétré contre deux mosquées. Aux États-Unis, le terrorisme d'extrême droite a lui aussi tué à maintes reprises et le racisme de certains policiers a conduit à la mort Georges Lloyd. Enfin, à ceux qui estimerait que c'est le terreau de l'Islam ou des seules religions qui est à l'origine du fanatisme, il est

bon de rappeler les morts du stalinisme soviétique, de la révolution culturelle chinoise ou de l'enfer rouge cambodgien. Alors oui, la colère est légitime, mais elle ne doit pas être à sens unique. Ce qui est vrai, c'est que nous sommes en présence d'un cycle mortifère où les haines de toutes natures viennent encore aggraver tant les risques sanitaires et les injustices sociales liées à la pandémie de coronavirus que ceux liés aux menaces écologiques.

Peut-on échapper à ce cycle qui porte en germe la mort sous toutes ses formes, la mort physique, mais aussi la mort culturelle et sociale du vivre ensemble et la mort politique à terme de la démocratie ? Peut-on utiliser l'énergie de la colère, mais au service de la vie ? C'est pour moi une question personnelle et vitale car je suis engagé depuis plusieurs années dans des mouvements sociaux, écologiques, citoyens, qui se radicalisent de plus en plus devant la surdité ou le cynisme des classes possédantes. Radicalisation qui, dans certains cas – mais ils sont de plus en plus nombreux – mène à la violence ou à ce qu'il est convenu d'appeler, d'un terme codé, « la diversité des formes de lutte¹ ». D'ailleurs, dans les milieux alternatifs, c'est la critique de la non-violence qui est

1. Terme codé pour les partisans de la reconnaissance de formes d'actions violentes proposé par Peter Gelderloos, auteur d'une critique de la non-violence. Voir note sur ce livre.

désormais tendance, avec des livres tels que ceux de Peter Gelderloos dont nous aurons l'occasion de reparler¹. Or, j'ai le sentiment que cette voie est sans issue et qu'elle mènera non à ce que j'appelle « une radicalité créatrice », mais à des formes destructrices de révolte.

Comme je sens bien par ailleurs, y compris en moi, que la colère est aussi d'abord une alternative à l'impuissance et au désespoir, j'ai cherché, en menant cette enquête et en écrivant ce livre, si la colère ne pouvait être justement du côté de la Vie, si même elle pouvait se conjuguer avec deux émotions a priori antagonistes que sont la joie et l'amour. Et c'est à cette occasion que j'ai été intrigué par le fait que cette tentative est précisément au cœur d'une partie des mouvements alternatifs actuels. Ainsi, lors des journées d'été des écologistes, un dialogue s'est instauré entre de nouveaux maires élus aux municipales et des membres de mouvements sociaux et citoyens sur ce thème de la Colère et de la Joie. De même, je constate que l'un des principaux mouvements de jeunes en lutte contre le dérèglement climatique, Extinction Rébellion, qui prône une désobéissance

1. Peter Gelderloos est notamment l'auteur de *How Non violence Protects the State*, publié en français en 2018 sous le titre *Comment la non-violence protège l'État*. C'est lui qui est à l'origine de la proposition dite de « la diversité des formes de lutte » qui recouvre en fait l'intégration de stratégies violentes au sein des nouvelles formes de lutte.

civile radicale mais non violente, signe plusieurs de ses appels « avec rage et amour ». Que Pensez de ces associations paradoxales ? Il nous faut tenter de répondre à cette question et chercher à voir comment, au cœur des bouleversements actuels, il est possible de faire appel aux émotions sans que celles-ci nous entraînent sur la voie dangereuse de la haine et de la violence. Bref, comment faire un bon usage de l'énergie créatrice de la colère, voire de la rage au sens de « rage de vivre », lorsqu'elle s'avère légitime, sans pour autant qu'elle devienne la source d'une révolte destructrice ou désespérée ? En d'autres termes, il s'agit de créer les conditions, face aux multiples régressions émotionnelles que provoquent les peurs, de l'émergence d'une véritable intelligence sensible dont le moteur est la joie de vivre. Telle est ma motivation en écrivant ce livre. Mais je ne peux oublier, dans cette démarche qui est mienne, que d'autres colères existent. Si je suis inscrit dans des mouvements qui prônent la désobéissance civile non violente, d'autres, en face, mais aussi à côté, ont d'autres visions et un autre rapport à la colère. C'est pourquoi si, dans ce livre mon propos est engagé, il cherche aussi à entrer en dialogue, au minimum en écoute, avec ces autres acteurs dont je ne partage pas la vision ou la pratique.

PREMIÈRE PARTIE
DE LA COLÈRE

Sur la colère, ses sources, ses formes,
sa légitimité, mais aussi ses limites

Chapitre 1

Vers la guerre civile ?

Quelques faits de plus en plus frappants rythment désormais nos relations sociales ces dernières années. Elles ont été renforcées par le spectacle inquiétant des États-Unis au bord de la guerre civile à l'occasion des dernières élections présidentielles. Mais on en trouve des équivalents un peu partout dans le monde. Que l'on pense par exemple aux militants d'extrême droite, soutiens de Jair Bolsonaro qu'ils ont élu à la présidence, et réclamant le rétablissement d'une dictature militaire au Brésil. Dans le monde entier, des attentats fanatiques sont perpétrés et des régimes de terreur tels celui des Philippines¹ ont pu s'instaurer. Quant à la France, on a pu voir le spectacle terrifiant de policiers tabassant violemment un producteur de musique en ayant des propos racistes, on a entendu Éric Zemmour déclarer que les migrants mineurs sont « voleurs » « assassins » et « violeurs », au point que même Marine Le Pen a jugé ses propos « excessifs » ...

1. Le président philippin Duarte s'est fait une spécialité de la légitimation de meurtres publics.

Tous ces propos, tous ces actes, expriment, parmi bien d'autres, combien est forte la montée de l'intolérance, de la violence, voire de la haine, dans les milieux de droite et d'extrême droite un peu partout sur notre planète. Il est clair que plusieurs de ces groupes aspirent ouvertement à la guerre civile¹. Ne serait-ce pas le moment, dès lors, pour que se lèvent face à cette haine les forces immenses de toutes celles et ceux qui ne veulent pas connaître à nouveau, comme les générations précédentes, la guerre meurtrière quelle que soit sa forme, civile ou internationale, voire civile et internationale ?

Le problème, c'est que ces forces qui se réclament de mots jugés désuets tels l'humanisme, la paix, les droits humains, sont aujourd'hui

1. Voir aussi sur ce point la thèse de l'idéologue principal de la droite dure en France, selon laquelle nous allons vers une guerre civile et une nouvelle guerre religieuse face à l'Islam. Venu présenter dans l'émission « les Grandes Gueules » son livre *Destin Français* (éd. Albin Michel), Éric Zemmour a expliqué pourquoi une guerre civile guettait les Français. « Le retour éternel de la guerre civile est un des fils rouges fondateurs de la France, surtout depuis 1789, mais même avant [...]. Nous sommes le pays des guerres civiles », a-t-il d'abord expliqué. Selon lui, la prochaine arrive, attisée par « la vague migratoire et l'invasion que nous subissons » et le fait que l'on ait mis « depuis 30 ans du sentiment dans la politique ». Ce danger s'est trouvé encore aggravé en avril 2021 avec l'appel insurrectionnel de généraux d'extrême droite dans *Valeurs actuelles* et le soutien de Marine Le Pen à cet appel.

silencieuses, tétanisées à l'idée d'être traitées de « bisounours », et circonstance aggravante, de « bobos ». C'est ainsi que les voix qui s'élèvent avec le plus de force, face à l'antihumanisme guerrier des droites et extrêmes droites de plus en plus dures, ne sont pas celles de l'humanisme, de la responsabilité écologique, de la paix et de la démocratie, mais celles de l'autre haine, de l'autre violence, qui s'estime d'autant plus légitime qu'elle vient, la plupart du temps, des victimes du capitalisme, du patriarcat, de la domination occidentale. Ainsi entendons-nous, en face, le terrible « Suicidez-vous ! » lancé par certains lors de manifestations en France à l'adresse des policiers. Les *best-sellers* de ces dernières années sont des charges contre la non-violence, tel le livre de Peter Gelderloos. Le féminisme qui fait recette dans les médias n'est plus celui d'Anne Hidalgo, mais de son opposante écologiste Alice Coffin qui écrit dans « Le Génie lesbien » qu'elle veut « éliminer les hommes » certes non physiquement, mais culturellement ou, autre livre devenu *best-seller*, celui de Pauline Harmange intitulé « Moi les hommes je les déteste »¹. Elles-mêmes sont l'objet de menaces de mort sur les réseaux sociaux et d'un véritable déchaînement de haines. Le même cercle vicieux haineux se vérifie chez les philosophes qui ont l'oreille des médias : de Bernard

1. Alice Coffin, *Le Génie lesbien*, Fayard, 2020. Pauline Harmange, *Moi les hommes je les déteste*, éd. du Seuil, 2020.

Henri Levy à Michel Onfray, d'Alain Finkielkraut à Geoffroy de Lagasnerie, ce qui fait le buzz, ce n'est pas la critique stimulante, mais l'insulte ou la théorisation de l'intolérance.¹ Tout cela en dit long sur le fait que la montée de cette intolérance, de cette violence, voire de cette haine, se retrouve des deux côtés de l'échiquier politique et social.

Faut-il nous résigner à cette perspective qui risque de nous conduire à l'engrenage de la haine et de la violence ou de la résignation et de la dépression ? Ne faut-il pas plutôt nous tourner vers une action qui assume le conflit face aux violences des dominants, mais qui se refuse à utiliser les mêmes armes qu'eux ? Ce livre exprime le refus de l'intimidation de ceux (mais aussi parfois de celles) qui passent leur temps à dénoncer « les bisounours », mais se comportent comme ce que l'on pourrait appeler du terme symétrique de « brutaclaques² ». Pouvons-nous donc suivre ce

1. Tel fut notamment le propos lors d'une matinale de France Inter de Geoffroy de Lagasnerie qui déclara : « je pense que la politique est de l'ordre de l'antagonisme et de la lutte. J'assume totalement le fait qu'il faut reproduire un certain nombre de censures en vérité dans l'espace public pour rétablir un espace où les opinions justes prennent le pouvoir sur les opinions injustes. »

2. J'ai utilisé ce néologisme dans mon livre « Fraternité j'écris ton nom » (éditions LLL) afin de résister à l'intimidation classique qui consiste à dire, ce que nul ne conteste, « que nous ne vivons pas dans un monde de bisounours. Mais une fois ce constat admis la question est de savoir si nous souhaitons l'inverse, c'est-à-dire vivre dans un monde de « brutaclaques ». Comme en

chemin de crête qui consiste à résister à la violence des dominants sans « leur faire cadeau de notre haine »¹ pour reprendre la belle expression d'une des victimes des attentats de Paris face aux tueurs du Bataclan ? Pouvons-nous utiliser l'énergie de la colère, dans ce qu'elle a de légitime, pour la faire servir aux nouvelles résistances et non faire le lit de nouvelles barbaries ?

Une ligne de crête

Pour emprunter cette ligne de crête, appuyons-nous sur un paradoxe. Ce paradoxe, c'est que l'on trouve, parfois chez les mêmes acteurs, une revendication dans l'ordre de l'Amour et de la Joie. S'agit-il d'une contradiction dans les termes, d'une simple opération de communication ou peut-on trouver une articulation créatrice entre l'énergie de la colère, lorsqu'elle s'avère légitime, et celle d'émotions positives comme justement l'amour et la joie ?

Tel est l'enjeu qu'il est nécessaire d'approfondir et de tenter d'élucider si nous voulons éviter que les logiques de guerre, qu'elles soient civiles et/ou internationales, ne nous conduisent une nouvelle fois vers l'abîme. Autant dire que,

général la réponse est non, il est possible d'engager enfin le dialogue sur les moyens de « s'opposer sans se massacrer », selon la formule de Marcel Mauss. »

1. Antoine Leiris, *Vous n'aurez pas ma haine*, Fayard 2016.

face à cette question radicale de l'alternative aux logiques de guerre, Rosa Luxemburg et Jaurès nous seront aussi utiles que les penseurs et les acteurs de l'écologie politique.

Chapitre 2

La montée de la colère

La montée des colères est une évidence sociale. Il y a bien sûr celle, source de haine et mortifère, que nous avons déjà évoquée; celle liée au fanatisme, aux attentats qu'ils inspirent, et aux menaces de guerre civile qu'elle peut générer. Mais il y a également d'autres colères, ambivalentes, qui peuvent être aussi bien sources d'énergie et de résistance créatrice que de révoltes désespérées. Ce sont celles que l'on repère dans l'évolution des mouvements de jeunes, passés en quelques mois de pacifiques « marches pour le climat » à des mouvements de désobéissance civile prônés par exemple par Extinction Rebellion. L'une des formes qu'a prise cette évolution est le fameux « je veux que vous paniquiez » de Greta Thunberg, adressé aux responsables publics ou privés qui s'empressaient de l'inviter, parfois d'ailleurs pour mieux la neutraliser. Mais nous voyons, sur ce même terrain de l'urgence écologique, apparaître des formes d'action plus violentes revendiquées par certains courants de la *Deep ecology*¹. Cette ambivalence se

1. La *Deep ecology* ou « écologie profonde » est elle-même revendiquée par des courants divers, la plupart

repère dans d'autres luttes. Créatrice dans le mouvement « me too » des femmes contre les violences sexuelles, elle s'exprime aussi de manière plus brutale dans les dénonciations sur les réseaux sociaux avec la formule choc : « balance ton porc ! » qui peut tourner à la délation sans discernement. Elle est manifeste également dans les mouvements de lutte contre les violences policières et contre le racisme qui souvent se conjuguent, comme on l'a vu aux États-Unis après la mort de Georges Floyd, ou, en France, avec le mouvement « Justice pour Adama » et les protestations contre des brutalités insupportables d'une partie de la police, telles le tabassage d'un producteur de musique¹. On le voit également, bien sûr, dans la montée des colères sociales exprimées en France par le mouvement des gilets jaunes ou celui qui s'est organisé avant la pandémie contre la réforme des retraites voulue par le gouvernement. Mais si, pour l'essentiel, cette colère relève de la résistance créatrice dans les exemples que je viens de citer, elle peut

se réclamer de la non-violence, mais certains sont clairement dans des formes que l'on peut qualifier de « survivalisme guerrier ». Ils organisent ainsi des stages non seulement pour apprendre à assurer sa survie en situation d'effondrement, mais aussi pour se battre si besoin les armes à la main contre d'autres survivalistes rivaux.

1. Tabassage intervenu en novembre 2020 et heureusement filmé, alors que l'article 24 de la loi de sécurité globale voulu par une partie de la police cherchait à interdire ce type de vidéo. Les protestations place de la République contre cette loi ont été elles aussi réprimées de manière scandaleuse.

aussi prendre des formes plus sombres qui vont « essentialiser » les dominants et les désigner ainsi à des formes de vindicte publique. Or, le fait d'être un homme blanc et hétérosexuel n'est pas pour autant synonyme de patriarcat et d'homophobie. Il en est de même pour les critiques très vives et souvent justifiées adressées au gouvernement pour ses mensonges sur les masques, son impréparation pour les tests, ses atteintes inacceptables à l'hôpital public au cours des dernières années, voire ses mesures liberticides¹. Mais il ne suffit pas de s'opposer à n'importe quel prix. Un véritable débat argumenté, un discernement me semblent ainsi préférables à cette forme de colère qui s'exprime par le refus de porter des masques, voire de s'opposer au principe même d'une vaccination soupçonnée de permettre un traçage des individus. Certes, la mise en cause d'un capitalisme de plus en plus autoritaire me paraît légitime. Mais doit-on pour autant s'enrôler dans les dénonciations simplificatrices de ceux qui dénoncent un vaste complot assimilé à de la propagande néonazie ?

Il suffit de lire par exemple ce texte qui circulait abondamment sur les réseaux sociaux avant l'aggravation de la pandémie et par rapport auquel le documentaire « Hold-up² » paraît presque modéré :

1. Cf. la loi sur la sécurité globale en France.

2. Documentaire devenu célèbre et qui mélange des critiques justifiées de la gestion de la pandémie en France avec la thèse d'un grand complot planétaire destiné à asservir la population mondiale.

« Une épidémie terminée ? Entre cette propagande criminelle du gouvernement et la propagande nazie des années 40, quelle différence ? Dans 10 ans nos enfants nous poseront la question : “Tu étais là, tu as vu ces horreurs, et qu’as-tu fait ?” Que répondrez-vous ? Et tout ça avec une simple épidémie terminée depuis fin mai (2020, NDLR) qui fait actuellement moins de morts que les suicides, conséquences de ces mesures sanitaires criminelles ! » (Source anonyme de liste de diffusion de mails).

Chapitre 3

Écouter les colères

Le discernement et le refus des simplifications sont donc essentiels si nous ne voulons pas voir, à terme, sombrer la paix civile et la démocratie. Mais ce discernement doit commencer par une exigence : écouter ces colères, cesser de les nier ou de les mépriser afin de mieux prendre en compte leur part de légitimité et permettre ensuite de garder le meilleur de leur énergie créatrice sans céder au pire de leur haine potentiellement destructrice. Il nous faut ainsi prendre toute la mesure de la colère des générations jeunes qui s'estiment sacrifiées du fait de l'inconséquence, de l'irresponsabilité, voire de l'attitude criminelle des générations qui les ont précédées et leur ont légué un monde avec des terres devenues inhabitables du fait du dérèglement climatique et des montagnes de dettes du fait des crises financières ou de la gestion des pandémies.

En témoigne ce texte d'un édito publié le 8 juin 2020 sur le blog de Novethic et intitulé : « *Colère noire des jeunes en quête d'un monde plus juste* » « La génération née dans les années 50 a trouvé très légitime qu'on la protège du risque sanitaire même si cela fait peser des menaces économiques gravissimes sur les suivantes. Ce mécanisme a été

dénoncé par François de Closets qui rappelait dans sa tribune du 29 mai que les générations plus âgées ont un devoir de gratitude pour un tel sacrifice: “N’éprouvent-ils pas de la gêne, pour ne pas dire de la honte, en regardant leurs enfants et petits-enfants? Ne sont-ils pas conscients d’appartenir à une génération prédatrice qui laisse à ses descendants une nature dévastée et 2 000 milliards d’euros de dettes accumulées sans la moindre justification?” » En France, conclut l’auteure, « c’est finalement le combat contre les violences policières et pour l’égalité sociale de tous qui a mobilisé plus de 20 000 personnes les 2 et 6 juin dans un pays où les rassemblements publics sont interdits. Leur slogan qui reprend les derniers mots de George Floyd, « Je ne peux plus respirer », s’entend à tous les sens du terme sanitaire, environnemental et psychique. »

Sous une forme plus atténuée, le texte appelant à « la rencontre des Justices » qui s’est tenue à la mi-octobre 2020¹ commence par ces mots: « Deux mois confinés pour protéger nos aînés; une génération sacrifiée qui galère à trouver un emploi, sans parler d’un emploi qui a du sens; la destruction d’écosystèmes entiers; une démocratie cantonnée à mettre un bulletin de vote dans une urne tous les cinq ans... Sortons de cette spirale infernale. De Nuit debout en 2016 aux

1. « La Rencontre des Justices » initialement prévue à Marseille s’est tenue dans la région parisienne à la mi-octobre.

marches contre le racisme et les violences policières massives ces dernières semaines, les mouvements sociaux et environnementaux sonnent l'alerte. Ils créent une mobilisation croissante et enthousiaste, mais se confrontent à la surdité et à la répression de nos gouvernants ».

L'autre colère

La montée des colères n'est cependant pas limitée, reconnaissons-le, aux courants qui se revendiquent d'une alternative au capitalisme, au patriarcat ou au productivisme. Elle est tout aussi manifeste dans des milieux qui se réclament de l'ordre ou entendent le rétablir. La colère des milieux qui ont porté Trump au pouvoir aux États-Unis ou Bolsonaro au Brésil peut s'exprimer de manière plus brutale que bien des colères alternatives. C'est ainsi qu'elles conduisent à la constitution de véritables milices prêtes à la guerre civile. Les milieux conservateurs sont eux-mêmes en voie de radicalisation et il est significatif de voir en France, théorisée par Éric Zemmour, la défense du patriarcat jusqu'à considérer le vote de la loi sur l'autorité parentale comme le signe majeur du déclin français. Il faut relire avec attention ces propos extraits de son livre le plus populaire *Le Suicide français*¹ que même des courants

1. Éric Zemmour, *Le Suicide français*. Ce livre a dépassé les 500 000 exemplaires et doit donc être lu avec attention, car son succès inquiétant à mes yeux est révélateur

très conservateurs ne se seraient plus hasardé à formuler. Ils sont significatifs de cette radicalisation de droite et d'extrême droite.

Le matriarcat règne !

Le matriarcat règne ! Sans le soutien de la société, le père n'est rien. À partir du moment où la puissance paternelle est abattue par la loi, le matriarcat règne. L'égalité devient indifférenciation. Le père n'est plus légitime pour imposer la loi. Il est sommé de devenir une deuxième mère. « Papa-poule », chassé ou castré, il n'a pas de choix. [...] L'« autorité parentale » issue de la loi de 1970 est un oxymore. Le père est éjecté de la société occidentale. Mais avec lui, c'est la famille qui meurt. Quarante ans plus tard, les revendications en faveur de l'« homoparentalité » ne sont pas surprenantes : la famille traditionnelle l'instaure déjà puisqu'on ne prend plus en considération la différence sexuelle entre la mère et le père pour définir leurs fonctions et rôles respectifs.

Éric Zemmour *Le Suicide français*.

Allant plus loin encore, après l'assassinat de Samuel Paty, Éric Zemmour, selon *Valeurs actuelles*, déclarait qu'il s'agit d'un « affrontement de deux civilisations sur notre sol ». « L'islam avec un grand I, c'est la civilisation et même plus

de la droitisation d'une part importante de l'opinion française.

que la civilisation, c'est une force politique qui avance, une force politique subversive, révolutionnaire, qui veut elle aussi prendre sa revanche sur l'Europe, sur la France en particulier, sur les anciennes puissances coloniales, sur le monde chrétien¹. »

On se tromperait donc lourdement en pensant que la montée des colères ne serait que l'apanage des mouvements alternatifs. Les courants de droite et d'extrême droite en sont friands et plus brutalement que les courants de l'écologie et de la gauche radicale. Et il arrive de plus en plus souvent que les deux extrêmes se rejoignent dans des mouvements de détestation commune. On l'a vu ainsi à Berlin lors de la manifestation des « antimasques », le mouvement néonazi profitant de cette manifestation pour tenter une attaque du Reichstag. Les différentes théories complotistes ont souvent les mêmes ennemis et la thématique du « eux et nous » fait florès autant dans les courants populistes de gauche que de droite. La réponse de la ville de Berlin, elle aussi, témoigne de la colère. Elle s'est associée à une agence de publicité pour diffuser une photo montrant une femme âgée, masquée et faisant un doigt d'honneur. Il s'agissait ainsi, note

1. À noter que cette déclaration du 23 octobre 2020 faite sur la chaîne Cnews qui œuvre ouvertement à un rapprochement entre la droite et l'extrême droite française a été appuyée par Michel Onfray, dont l'antilibéralisme proche de la gauche radicale s'est mué désormais en antilibéralisme proche de l'extrême droite.

le magazine du journal *Le Soir* de Belgique¹, « de montrer la colère d'une des personnes sujettes à succomber au coronavirus. En résumé, l'objectif est de dire aux anti-masques que s'ils ne respectent pas les gestes barrières, celle-ci risque de mourir, d'où son énervement ». Et d'ajouter, en conclusion : « Une chose est sûre : le message est bien passé. Immédiatement, la photo a été largement commentée sur les réseaux sociaux. Certains approuvent alors que d'autres estiment la publicité insultante. »

1. Blog du journal *Le Soir* de Belgique.

Chapitre 4

La question de la désobéissance civile¹

Il nous faut comprendre, nous l'avons vu, l'importance du changement de posture tant du côté politique que médiatique pour éviter une canalisation de la colère vers la haine et de la haine vers la guerre, qu'elle soit civile et intransigence ou internationale, sachant que, du point de vue planétaire, toutes les guerres doivent être désormais analysées comme des guerres civiles intrahumaines.

Il nous faut appliquer cette grille de lecture aussi bien aux résistances sociales qu'aux résistances écologiques. Il existe en effet aussi un risque de survivalisme guerrier que l'on rencontre dans certains courants de la *Deep Ecology*.

Ainsi, si nous prenons au sérieux l'alternative proposée par Yves Cochet dans son livre *Demain*

1. L'américain Henry David Thoreau a créé le terme dans son essai *La Désobéissance civile*, publié en 1849, à la suite de son refus de payer une taxe destinée à financer la guerre contre le Mexique.

*l'effondrement*¹ entre s'entretuer ou s'entraider, c'est en suivant plutôt Pablo Servigne dans la voie de l'entraide plutôt qu'Yves Cochet lui-même que nous pourrions dégager une voie alternative au désespoir. Quand ce dernier ne voit qu'une limitation du nombre de morts de 1 % entre les deux hypothèses c'est bien le signe qu'il ne croit pas véritablement à la perspective de l'entraide. Car la marge est infiniment plus grande si l'on regarde les trois grandes causes de mort que seraient alors la guerre, les épidémies, la famine². Il y a en effet un lien systémique évident entre le premier des fléaux, la guerre, et les deux autres. Si les collectifs humains sont capables d'offrir une alternative à la guerre, leur capacité à réduire les risques d'épidémies et de famines sera infiniment plus importante.

Allons plus loin encore et affirmons que l'un des enjeux à venir ne sera pas seulement celui du pourquoi et comment vivre et survivre, mais aussi celui du pourquoi et du comment mourir. De même que le cri des résistants d'hier fut le fameux « vivre libre ou mourir », face aux nouvelles barbaries, l'un des cris d'aujourd'hui pourrait être Vivre digne ou mourir, voire, dans les cas extrêmes, Vivre digne et mourir !

1. Yves Cochet, *Demain l'effondrement*, éditions LLL, 2019.

2. *Ibid.*

Chapitre 5

L'humanité en métamorphose

L'humanité, notre peuple de la Terre, est ainsi confrontée à un travail de métamorphose qui reprend en partie les différentes étapes du travail de deuil d'un individu confronté à la nouvelle d'une maladie grave pouvant le conduire à la mort. Ces phases sont celles du déni, de la révolte, de l'abattement. Ce n'est que de manière ultime qu'il est possible d'aller vers une forme d'acceptation sereine qui peut être source de joie, à travers ce que les traditions de sagesse nomment le lâcher prise.

Nous aurons en effet besoin de devenir pour de bon des homo sapiens-sapiens et dépasser, comme le dit Edgar Morin, notre condition d'homo sapiens-demens. Mais, pour ce faire, il nous faut affronter une question particulièrement difficile, celle que Sébastien Bohler a caractérisée comme étant celle du « bug humain »¹.

1. Sébastien Bohler, *Le bug humain*, Robert Laffont, 2019.

La question du bug humain

Il s'agit en effet d'une contradiction radicale qu'avait en son temps abordée Arthur Koestler dans son livre *Génie et Folie de l'Homme*¹. Dans cette trilogie imposante, Koestler posait une hypothèse particulièrement noire: l'espèce humaine serait, estimait-il, un exemple d'erreur de l'évolution. Dans le troisième tome de sa trilogie, « Le Cheval dans la locomotive » Koestler émettait en effet l'hypothèse que la croissance trop rapide du cerveau humain serait responsable d'un défaut de coordination entre les structures anciennes (le cerveau reptilien siège de nos instincts et le cerveau limbique siège de nos émotions) et les structures récentes de ce cerveau, le néocortex. C'est cette croissance trop rapide, conduisant à une simple superposition des trois cerveaux plutôt qu'à une réelle intégration, qui conduisait selon lui au divorce de l'émotion et de la raison. Pour prendre un exemple simple et frappant, l'humanité a découvert la structure de l'atome grâce à son néocortex, mais a fabriqué des armes de destruction massive, comme si notre cerveau limbique continuait de se servir de bâtons et de pierres. Nous retrouvons ici le problème de notre pandémie émotionnelle lorsque les peurs prennent le dessus.

Sébastien Bohler est aussi radical dans le diagnostic, mais plus précis, car il se fonde sur

1. Arthur Koestler, *Le Cheval dans la locomotive*.

des découvertes plus récentes de la neurobiologie. Il s'intéresse ainsi plus précisément, dans la part archaïque de notre cerveau, au « striatum » qui nous a fait adopter des comportements hier vitaux, mais désormais destructeurs : manger sans limite dès que c'est possible, multiplier les conquêtes sexuelles pour les mâles, devenir un dominant, réussir le tout avec le moindre effort et chercher de l'information rare. Or, note-t-il, tous ces éléments sont aujourd'hui à la source de comportements qui peuvent mettre en péril les écosystèmes vitaux dont l'humanité a besoin pour survivre. Surpopulation, surpoids, surproduction, surconsommation, surchauffe, surendettement : nous avons basculé dans l'ère de tous les superlatifs qui mène l'humanité tout droit à sa perte. Si la capacité des ressources de la planète est comptée, alors nos jours aussi le seront...

Une rencontre fatale ?

Finalement, notre situation d'hyperproduction et d'hyperconsommation résulte d'une rencontre fatale entre, d'une part, des millions de cerveaux humains en attente de statut social et, d'autre part, un appareil industriel pour la première fois capable de fournir à chacun dix paires de chaussures, trois ordinateurs, tablettes ou portables, une ou deux voitures tous les cinq ans dans des versions « suréquipées » avec radar et caméra de recul, *Bluetooth*, écran tactile, climatisation, GPS, assistance automatique à la manœuvre, créneau

automatique, et autant d'appareils ménagers pendant la même période, des salons équipés de volets roulants automatiques et le bouquet de chaînes de la TNT plus les chaînes de câble, mais la liste est sans fin. La catastrophe consumériste dans laquelle nous sommes engagés n'existerait pas sans ces deux ingrédients : le cerveau d'un primate et la technologie d'un dieu. [...] c'est pourquoi sans renier l'apport de l'humanisme libéral, nous ne pouvons pas faire comme si les idéaux proclamés à l'époque de la meule à grain et du char à bœuf pouvaient rester pertinents pour nous apprendre comment gérer le rejet de dix milliards de tonnes de déchets par an par les foyers de la planète – ce qui représente trois cents tonnes chaque seconde –, le visionnage de cent trente-six milliards de vidéos pornographiques à l'année ou encore la disparition d'une espèce vivante toutes les vingt minutes, c'est-à-dire à une cadence cent à mille fois plus élevée que le rythme naturel en l'absence d'activités humaines.

Sébastien Bohler *Le bug humain*¹, p. 206-207.

Y a-t-il une voie de sortie possible ? Arthur Koestler espérait de la part de l'humanité un sursaut de lucidité. Sébastien Bohler mise, lui, sur un usage différent de la dopamine, cette hormone du plaisir qui associe le plaisir à l'excès, voire à la démesure dans tous les domaines, depuis la nourriture jusqu'à l'information. Cet autre usage

1. Robert Laffont, 2019.

peut être celui du plaisir de la qualité plus que de la quantité ou de l'altruisme plus que de la domination d'autrui. Il cite ainsi l'exemple du taux de dopamine sécrété par le comportement altruiste de petites filles qui, à la différence des garçons, sont beaucoup moins éduquées à des jeux de virilité et de compétition. De même, le fait de prendre un vrai temps de dégustation d'un aliment peut être source d'une sécrétion de dopamine égale ou supérieure à celle que génère la glotonnerie. Ainsi nous faut-il conjuguer une progression dans la qualité de conscience et une autre dans celle de la qualité de bien vivre et d'intelligence émotionnelle. Tel est le cœur du projet de métamorphose de l'humanité, non pour aller vers une posthumanité ou une transhumanité, mais pour franchir au contraire un saut qualitatif dans la voie de la pleine humanité. Comme nous le dit justement Mathieu Baudin, le directeur de l'Institut des futurs souhaitables : Devenons non pas « trans-humains » mais très humains !¹

Nous retrouvons ici le lien avec le projet d'homo sapiens-sapiens dont l'enjeu est de s'attaquer au défi majeur qui est celui de « Réussir l'Anthropocène » comme l'a proposé récemment le réseau international des Dialogues en humanité². Et c'est à cette occasion que nous allons

1. Voir notamment son livre plein d'espérance : *Dites à l'avenir que nous arrivons !*, Alisio, 2020.

2. Voir le compte rendu de ce débat sur le site : dialoguesenhumanite.org/

La colère et la joie

retrouver la question de la joie et celle de l'amour, évoquée dans la première partie de ce livre comme le constat d'un paradoxe, voire d'un oxymore, et dont il nous faut savoir désormais s'ils ne peuvent être un élément essentiel d'une stratégie des forces de vie, celle de l'Éros face aux logiques de mort de Thanatos...

DEUXIÈME PARTIE

DE LA RAGE VERS L'AMOUR,
DE LA COLÈRE À LA JOIE

*Ceux qui aiment la paix doivent apprendre
à s'organiser aussi efficacement que ceux qui
aiment la guerre.*

Martin Luther King

Chapitre 6

L'appel paradoxal

Ce constat de la montée tous azimuts des colères, leur passage de plus en plus fréquent à des formes violentes, nous invite à une analyse plus fine et à un discernement sur leur nature, leur part de légitimité, mais aussi leur part contestable. Ce discernement est d'autant plus important qu'une partie de ces colères, celles qui contestent l'ordre établi, revendiquent simultanément l'appel à deux autres émotions apparemment fort éloignées de la colère – et plus encore de la rage – que sont la joie et l'amour.

On trouvera théorisé ce lien dans le texte d'une tribune parue dans *Libération* en août 2020 et qui mérite d'être lue avec attention. Sous le titre « Avec Amour pour la vie, avec Rage contre l'économie » la tribune signée par Runa Puma et le groupe XR-PEPPS (Pour une Écologie Politique, Populaire et Sociale) dénonce notamment ces piliers du capitalisme que sont : « engager les individus à produire grâce au travail et maintenir leur collaboration par les contraintes matérielles dont ils sont dépossédés, maintenir des inégalités entre genres, origines, statuts sociaux à des fins de hiérarchisation et l'exploitation d'une “nature”

pensée comme une ressource intarissable et comme une atmosphère, des océans, des terres à polluer ». Aujourd'hui, poursuit le texte, « à travers la mise à l'arrêt du système, un choix historique s'impose à nous : sauver une économie qui détruit la vie ou sauver la vie elle-même dans la richesse des liens humains et non-humains qu'elle nous offre ». C'est pourquoi, conclut cette tribune significative, « il nous faut lutter, avec plus de rage qu'hier mais toujours autant d'amour, dans le respect de ce que chacun.e est en capacité d'assumer de risques et de répression, en repensant nos méthodes pour les adapter à ce contexte sanitaire nouveau, mais aussi à un état d'urgence et une surveillance renforcée qui risquent de durer ».

Prenons acte de ce *projet de lien* étonnant entre colère et joie, entre rage et amour. Mais avant de voir comment ils peuvent éventuellement se conjuguer, il nous faut revenir sur une question importante : quelle légitimité ont donc ces colères qui vont souvent jusqu'à remettre en cause, à travers des pratiques de désobéissance civile, la légalité elle-même ?

Nous pouvons, à ce stade, en distinguer deux principales :

– la première, c'est l'irresponsabilité publique des acteurs théoriquement en charge du destin de leur collectivité et qui pratiquent en fait des politiques que l'on peut qualifier de terre brûlée ou « d'après moi le déluge ». L'expression caricaturale de ce comportement est exprimée par ces ultrariches qui ont des avions privés ou des

hélicoptères prêts à décoller vers des lieux refuges censés les protéger des risques climatiques ou de jacqueries sociales. C'est ce qu'évoque ainsi Bruno Latour dans son livre « Où atterrir ? »¹ : « Tout se passe comme si, écrit-il, une partie importante des classes dirigeantes (ce qu'on appelle aujourd'hui de façon trop vague « les élites ») était arrivée à la conclusion qu'il n'y aurait plus assez de place sur terre pour elles et pour le reste de ses habitants. » Ainsi, la colère de la génération des plus jeunes peut-elle se résumer ainsi : vous nous livrez une terre en partie inhabitable et des dettes considérables, privées autant que publiques ! Une telle situation peut évidemment conduire au désespoir nombre de jeunes. La révolte est au moins une forme de réaction vitale à ce désespoir.

– la seconde, c'est que, non contentes d'être irresponsables, les prétendues élites se sont transformées en oligarchies² et développent de plus en plus des politiques liberticides pour maintenir leur pouvoir. En témoigne en particulier l'usage

1. Bruno Latour : *Où atterrir ?*, La Découverte, 2017.

2. Voir notamment les livres d'Hervé Kempf sur ce sujet et plus spécialement le dernier (*Que crève le capitalisme*, Seuil, 2020), avec un paragraphe sur le « capitalofascisme ». On notera par ailleurs que ce terme peut aussi conduire l'auteur à basculer dans une identification que je trouve dangereuse exprimée par un tweet le 21 novembre 2020 « Macron = Le Pen ». C'est aussi ce genre de simplification que ce livre entend dénoncer tout en reconnaissant la justesse de critiques radicales portées par Hervé Kempf.

disproportionné et souvent meurtrier de la force publique. Ce fut le cas, en particulier, des mutilations de toutes natures enregistrées en France pendant les manifestations de gilets jaunes du fait d'un usage disproportionné de certaines armes par la police telles que les *flash balls*¹. En même temps, cela n'empêchait pas le gouvernement de continuer à vendre des Rafale ou des armes à l'étranger... Là encore, comment contester la légitimité des colères qui s'élèvent contre ce qui devient de plus en plus « un monopole illégitime de la violence physique » ?

1. Un rapport du CNDS, ancêtre du Défenseur des droits actuel, avait déjà dénoncé cet usage disproportionné dès 2010. Cf. article du *Monde* du 10 mars 2010.

Chapitre 7

Amour de la vie ou pulsion mortifère ?

Il y a donc un point commun à toutes les colères qu'il nous faut prendre en compte quand on s'intéresse aux logiques de vie, c'est qu'elles constituent une alternative au désespoir. C'est un aspect que l'on connaît bien du point de vue psychologique individuel. Tout est préférable à une situation dépressive qui conduit un être humain à perdre tout ressort, toute énergie et qui peut le conduire, dans les cas les plus graves, au désespoir et au suicide. Face à ce risque de dégradation énergétique majeure, la révolte, la colère, l'indignation sont, comme l'a montré mon ami disparu Stéphane Hessel, un puissant sursaut de vie : dire non, c'est refuser la résignation ou ce que La Boétie nommait déjà « la servitude volontaire »¹. On retrouve cette même perspective sur un terrain plus étonnant, celui de la théologie. Les théologiens chrétiens nommaient en effet « acédie » le désespoir et non simple paresse comme

1. Étienne de La Boétie, *Discours de la servitude volontaire*. Nombreuses éditions.

trop de traductions superficielles le croient. Et ils en faisaient, dans l'histoire fameuse des « sept péchés capitaux », un péché mortel, au sens où il faut entendre la notion de péché comme un véritable empêchement à vivre (le mot hébreu pour péché signifie : manquer la cible et donc, en l'occurrence, manquer la cible de la vie elle-même). On comprend dans cette hypothèse que « l'empêchement à vivre » le plus grave soit en effet celui qui conduit à la sidération, à la résignation, au désespoir et donc à la mort. La colère, au moins, semble donc du côté de la vie, de l'amour de cette vie et de la rage qui naît du spectacle de sa destruction.

Mais cette colère peut aussi basculer du côté de la mort !

C'est ce qui se passe, à l'évidence, lorsque sont commis des attentats meurtriers. Alors la rage est devenue source de haine et la haine finit par justifier le meurtre. Mais cela vaut autant s'il s'agit d'un suprémaciste blanc comme en Nouvelle-Zélande ou aux États-Unis, de fanatiques musulmans comme en France ou d'hindouistes intégristes comme en Inde. Il y a alors une confusion totale qui s'instaure entre le conflit légitime dans une société démocratique et la violence qui entreprend d'éradiquer l'autre qui n'est plus alors un adversaire mais un ennemi. C'est alors la logique de « nettoyage » qui se met en œuvre pour qualifier l'éradication de collectifs humains, la forme la plus monstrueuse de ce nettoyage étant le génocide. Et cette éradication peut aussi

caractériser un processus moins grave, mais qui peut être ensuite le creuset de la violence physique meurtrière : il s'agit de la néantisation psychique d'une personne ou d'un groupe méprisé, humilié, qui ne compte plus, qui n'est « rien »¹. On confond alors des rôles sociaux que l'on peut légitimement combattre avec des personnes que l'on identifie par nature à ces rôles sociaux, au point de leur interdire d'en changer. C'est la confusion qui est faite par exemple entre des **actes barbares** et des groupes humains jugés par nature **barbares**, ce qui laisse supposer que d'autres seraient par nature **civilisés**. C'est au nom de cette confusion que des armées occidentales, américaines, françaises, anglaises par exemple ont prétendu faire œuvre civilisatrice quand elles « nettoyaient » des peuples qu'elles dominaient ou colonisaient.

J'ai eu l'occasion après les attentats de Paris, ceux contre *Charlie* et contre le Bataclan, d'approfondir cette distinction entre « barbares » et « actes barbares ». Je replace ici un extrait de la tribune qu'avait, à l'époque, publiée le média « Reporterre » et qui reste, hélas toujours aussi

1. La déclaration d'Emmanuel Macron sur ce point est pour beaucoup dans le sentiment de détestation qu'il a suscité ensuite dans la partie de la population qui s'est alors sentie méprisée et humiliée. Le président inaugurant la *Station F*, présentée comme le plus grand incubateur de start-up au monde, avait ainsi prononcé lors de son discours une phrase terrible : « Une gare, c'est un lieu où on croise des gens qui réussissent et des gens qui ne sont rien. »

actuelle après les nouveaux attentats perpétrés en France par des fanatiques de divers bords :

**Il n'y a pas de barbares ;
il n'y a que des actes barbares**

La logique de la violence entre ennemis est celle de l'éradication. L'Autre est identifié substantiellement comme extérieur au genre humain. Il est le Mal incarné, le Barbare, le Terroriste. Le détruire, l'éradiquer, c'est alors une opération de purification, purification ethnique comme le disaient les milices serbes contre les Bosniaques, de « nettoyage » comme le disait l'armée française pendant la guerre d'Algérie. Remarquons que cette posture est parfaitement symétrique, interchangeable. Aux yeux de Ben Laden hier, de Daesh aujourd'hui, c'est l'Occident qui fait figure d'axe du mal. Cette absolutisation autorise à utiliser tous les moyens, en particulier celui de l'élimination physique. La logique du conflit est toute autre. Il y a des actes barbares, il n'y a pas de Barbares. La barbarie est un dérapage dans l'inhumanité qui menace tout individu, tout groupe humain. C'est une aliénation, une altération d'humanité qui n'est pas réservée à certains. L'Europe a payé le prix lourd pour comprendre que la barbarie pouvait naître au cœur de grandes civilisations. La patrie de Kant et de Beethoven pouvait aussi enfanter le nazisme. La patrie de Dante pouvait enfanter le fascisme, celle des droits de l'homme le colonialisme, celle de Cervantès le franquisme, celle de l'habeas corpus l'impérialisme, celle de la libération du tsarisme

Amour de la vie ou pulsion mortifère ?

la terreur stalinienne, celle de la statue de la liberté organiser un système international de torture... La liste est infinie... Dès lors que l'on a compris cela, on comprend que la barbarie n'est pas du côté de la diabolisation de l'altérité mais de l'absolutisation de l'identité. Nous retrouvons alors ce que ne cessent de nous dire depuis des millénaires les traditions de sagesse : la barbarie est intérieure et non extérieure. Elle n'est pas étrangère à l'humanité, elle en constitue la face sombre, celle de sa propre inhumanité.¹

Ainsi, nous voyons bien que le fait d'être victime ne constitue en soi aucune garantie de ne pas devenir bourreau et cela est vrai pour les peuples, les religions, les idéologies comme pour les individus. Et c'est aussi pourquoi la critique légitime des élites devenues souvent des oligarchies ne dispense pas les peuples de s'attaquer à leurs propres régressions émotionnelles, ce que Wilhelm Reich avait nommé dans « Psychologie de masse du fascisme »², écrit face à la montée du nazisme, le problème de la « peste émotionnelle ». Quand les élites désertent, pourrait-on dire, il arrive souvent que les peuples « disjonctent » et cherchent à se

1. Tribune publiée dans *Reporterre* après les attentats contre *Charlie* et republiée par ce périodique après ceux du Bataclan le 14 novembre 2015.

2. W Reich, *Psychopathologie de masse du fascisme*, éd. Payot. Le terme, on l'a vu, a été récemment repris par Cynthia Fleury. Voir son livre *Ci-gît l'amer* cité plus haut (p. 8, note 1).

réfugier dans une vision simpliste qui les fait se transformer en foules¹. Cela leur évite ce travail exigeant qu'est la citoyenneté, avec ce qu'elle suppose de discernement, de délibération, de contradictions à affronter. C'est aussi pourquoi, me semble-t-il, au jeu simplificateur du « eux » et du « nous », du « nous sommes le peuple », ce sont finalement les populismes de droite qui finissent par l'emporter sur ceux de gauche, car ces derniers restent malgré tout freinés par leur culture démocratique.

On le voit, l'un des enjeux majeurs d'un processus démocratique, c'est donc de sortir de cette logique d'éradication où les barbares sont « les autres », « les étrangers », « les ennemis » et accepter de voir que la barbarie est une dégénérescence possible de tout groupe humain que le processus démocratique a justement besoin de combattre. On le voit bien à propos du débat sur le colonialisme français. Face à ceux qui, à l'extrême droite mais aussi dans toute une partie de la droite, refusent tout travail de mémoire, la France ne peut maintenir son rôle et son message sur les droits humains que si elle-même accepte de faire ce travail d'autocritique. C'est d'ailleurs au nom des idéaux de la Révolution et de la République que les mouvements anticolonialistes et indépendantistes se sont eux-mêmes levés contre

1. Voir sur ce point le classique mais toujours actuel livre de G. Lebon, *Psychologie des foules*, 1895, dernière rééd. PUF, 2013.

Amour de la vie ou pulsion mortifère ?

le colonialisme français. Et c'est vrai tout autant pour tous les peuples, toutes les cultures, toutes les religions, tous les collectifs humains. L'alternative à la barbarie est l'enjeu de tout processus démocratique et l'un de ses premiers enjeux est de transformer de la violence en conflit, des ennemis en adversaires.

Chapitre 8

De la violence au conflit

Nous allons retrouver cette même difficulté dans le débat sur la violence. On sait qu'aujourd'hui la critique de la non-violence est largement diffusée au sein des réseaux alternatifs. Le livre qui l'a sans doute exprimé avec le plus de force est celui de Peter Gelderloos¹ et cette approche est régulièrement relayée par des figures ayant acquis une notoriété médiatique telles que, en France, Juan Branco². Conformément à ce que je proposais, il me semble important d'écouter leurs arguments avant de délibérer sur la part qui me paraît recevable et celle qui me semble contestable.

Quels sont donc les principaux reproches faits à la « non-violence » dans le livre de Peter Gelderloos ?

À sa parution en 2018, la traduction française de son livre « Comment la non-violence protège

1. Peter Gelderloos, *Comment la non-violence protège l'État*, édition française, 2018.

2. Voir en particulier son livre au titre significatif *Abattre l'ennemi*, alors que je propose au contraire ici de transformer la violence en conflit et les ennemis en adversaires (voir chap. suivant).

l'État » a été un choc pour nombre de militants jusque-là acquis à la non-violence. Le livre profère nombre d'accusations à l'encontre de la non-violence taxée successivement d'être « inefficace », « stratégiquement inférieure », « étatiste », « raciste », « patriarcale » ou considérée comme « un leurre ». À travers toutes ces critiques, c'est en effet un seul et même argument que l'auteur développe tout au long du livre, celui de l'inefficacité de la non-violence. L'auteur estime en effet d'abord qu'il s'agit de choisir le mode de lutte le plus efficace pour lutter contre l'État, le capitalisme, le patriarcat et le suprémacisme blanc. Or, estime-t-il, la non-violence implique que seules des tactiques pacifiques sont admissibles pour mener ces luttes, ce qui conduit à l'inefficacité lorsque celles-ci ne sont pas couplées à d'autres tactiques plus radicales.

Le mode de lutte le plus efficace est au contraire fondé, selon lui, sur « la diversité des tactiques ». Pour appuyer sa thèse, Peter Gelderloos analyse de nombreux épisodes de l'histoire des mouvements sociaux, principalement aux États-Unis. Ce travail d'enquête s'attaque selon lui à « la vision dominante » que l'on donne souvent de certains combats politiques emblématiques du passé.

Ainsi, à propos du combat pour l'indépendance de l'Inde – qui, dans l'imaginaire collectif, fut gagné exclusivement par le recours à des tactiques pacifiques –, il écrit :

« En Inde, la non-violence n'était pas universelle. La résistance contre le colonialisme

britannique était suffisamment diversifiée pour que la méthode gandhienne puisse être considérée comme une des formes du militantisme populaire ». Selon lui, les pacifistes expurgent de l'histoire ces autres formes de résistance. D'autres leaders importants comme Chandrasekhar Azad, qui combattit les colonisateurs britanniques les armes à la main, et les révolutionnaires comme Bhagat Singh, qui gagna des soutiens en posant des bombes et en commettant des assassinats dans une lutte pour « renverser le capitalisme étranger et indien », sont, selon lui, ignorés.

De la même manière, il déconstruit la représentation, à ses yeux largement mythifiée, du mouvement pour les droits civiques dont Martin Luther King fut l'une des principales figures. Il s'oppose ainsi à l'idée que le mouvement contre l'oppression raciale aux États-Unis ait été principalement non-violent. À ses yeux les Noirs pauvres, qui constituaient la base populaire du mouvement, gravitaient autour de groupes militants révolutionnaires comme le Black Panther Party. Il évoque notamment le sondage Harris de 1970, indiquant que, pour 66 % des Afro-Américains, le Black Panther Party les rendait fiers, et que, pour 43 % d'entre eux, ce parti incarnait leurs propres convictions. Il mentionne aussi la manière dont les pouvoirs publics américains ont réussi, à partir des années 1970, à utiliser la non-violence comme un moyen de garder les mouvements sociaux sous contrôle, parfois, écrit-il « avec la complicité de certain-e-s militant-e-s pacifistes ».

Au cours des années suivant cette période, estime-t-il, la police a développé des stratégies de contrôle, via des polices de proximité, afin d'améliorer son image et son contrôle sur les communautés potentiellement subversives qui s'organisaient, ainsi que des tactiques de contrôle des foules orientées vers la désescalade. La police autorise selon lui des formes mineures de désobéissance tout en maintenant une communication avec les meneurs de la protestation, sur lesquels ils font pression par avance afin d'amener la manifestation à se policer elle-même.

Peter Gerderloos conclut en considérant : « Nous pensons que les tactiques doivent être choisies en fonction des situations particulières et non pas d'un code moral universel immuable. Nous pensons aussi que les moyens expriment les fins, et nous ne voulons pas que nos actions perpétuent inmanquablement une dictature ou une forme de société qui ne respecte pas le vivant et la liberté. »

Revenons sur plusieurs aspects du débat. Que penser d'abord des critiques qu'émet Peter Gelderloos ? Elles me semblent plus justifiées dans l'expression « légendaire » plus que réelle des mouvements de non-violence. Qu'il y ait en effet une part d'idéalisation dans la manière dont les grands combats non violents de Gandhi et Luther King ont été racontés paraît une critique recevable. Mais si l'on regarde les faits, ces grands leaders sont loin d'avoir, à l'époque, idéalisé leur lutte. Gandhi ira même jusqu'à dire que si

le seul choix possible était entre la violence et la lâcheté, il préférait encore la violence. De même tous deux étaient très lucides et critiques sur la violence d'État et n'hésitaient pas à reprendre la phrase fameuse de l'ancien archevêque brésilien de Récife, Don Elder Camara, qui distingue trois sortes de violence :

Les trois sortes de violence, selon Don Helder Camara

La première, mère de toutes les autres, est la violence institutionnelle, celle qui légalise et perpétue les dominations, les oppressions et les exploitations, celle qui écrase et lamine des millions d'hommes dans ses rouages silencieux et bien huilés.

La seconde est la violence révolutionnaire, qui naît de la volonté d'abolir la première.

La troisième est la violence répressive, qui a pour objet d'étouffer la seconde en se faisant l'auxiliaire et la complice de la première violence, celle qui engendre toutes les autres.

Il n'y a pas de pire hypocrisie de n'appeler violence que la seconde, en feignant d'oublier la première, qui la fait naître, et la troisième qui la tue.

On le voit, ce texte de Don Helder Camara, qui rejoint les positions de Gandhi et de Luther King, est d'abord construit sur la résistance à la première et à la troisième forme de violence et

il dénonce l'hypocrisie qui consisterait à dénoncer la seconde, la violence révolutionnaire des opprimés, sans s'attaquer aux deux autres. On est donc bien loin de la critique formulée par Gelderloos d'une quasi-collusion entre les États et les mouvements sociaux non violents qui s'inspirent des luttes de Gandhi, de Luther King, mais aussi d'autres leaders ayant adopté les mêmes conclusions qu'eux après avoir un temps choisi la voie de formes de lutte armées, tels que Mandela face à l'apartheid ou les mouvements palestiniens après la première intifada.¹

En fait, au-delà de ce qui semble relever davantage d'un procès d'intention que d'une critique convaincante, il me semble que trois points méritent un débat approfondi :

– celui du rapport éthique de conviction-éthique de responsabilité à propos du débat concernant l'efficacité ;

– celui du rapport à la violence étatique qui conduit au débat sur le fameux monopole de la violence physique légitime ;

– celui de la « diversité des formes de lutte » proposée par l'auteur.

1. Voir sur ce point le livre de Bernard Ravenel sur le choix de la non-violence finalement adopté par une partie du mouvement palestinien : *La résistance palestinienne, des armes à la nonviolence*, L'Harmattan, 2019.

Éthique de conviction, éthique de responsabilité

Reprenons ces différents points. Sur le premier, la réduction du débat à l'efficacité qui fait l'impasse sur le débat éthique me semble une erreur dangereuse, erreur que l'on peut imputer d'ailleurs à certains mouvements qui prétendent prôner la non-violence uniquement pour des raisons d'efficacité¹. Si l'on reprend le livre de Dominique Boisvert qui cherche à étayer empiriquement l'efficacité supérieure de la non-violence sur la violence, on apprend ainsi qu'une étude ayant porté sur 323 conflits violents et non-violents dans le monde au xx^e siècle a conclu que la voie non-violente a deux fois plus de chances d'atteindre ses objectifs. Mais l'auteur reconnaît aussi que son taux d'échec tourne autour de 50 %. Ce qui ne signifie pas d'ailleurs que la voie violente soit, elle, plus efficace. Mais on voit bien que le débat ne peut porter uniquement sur la question de l'efficacité et qu'il concerne aussi plus radicalement l'éthique.

Entendons en effet le terme de violence au sens précis, et cessons par exemple de le confondre avec celui de « casse matérielle » qui s'attaque uniquement à des biens matériels et non à des personnes physiques que l'on cherche à blesser ou à tuer, la violence est un processus d'éradication

1. Dominique Boisvert, *Nonviolence, une arme urgente et efficace*, Écosociété, 2018.

d'autrui dont la liquidation physique constitue la forme achevée. C'est un élément destructeur du lien social, non seulement pour celui qui tue, mais aussi pour celui qui est tué et ce n'est pas par hasard si le commandement « Tu ne tueras point ! » se retrouve au cœur de tout projet de civilité. Comme l'évoquait ainsi un soldat américain au Vietnam ayant tué un adversaire au terme d'un combat singulier à l'arme blanche : « au total il y a eu deux morts : lui que j'ai tué et l'homme civilisé en moi ». Cette éradication peut être physique mais aussi psychique voire se produire sur les deux plans à la fois. C'est ainsi que, dans la guerre, la préparation des troupes commence par une préparation psychique afin de néantiser l'ennemi, de lui ôter toute forme humaine, pour mieux préparer ensuite la possibilité d'aller le tuer sans états d'âme.

Une forme intermédiaire de violence et de néantisation psychophysique est celle du viol. Le violeur réduit sa proie au statut de simple objet sexuel à posséder. Qui, parmi les partisans de la violence révolutionnaire, accepterait de parler de la possibilité d'un viol révolutionnaire au nom du fait qu'il peut s'avérer efficace ? Pourtant ce seul critère d'efficacité est bel et bien celui invoqué par des partisans de la terreur de masse, comme on peut le constater dans la page Wikipedia traitant des viols de guerre et exposant l'enjeu stratégique que constituent par exemple des viols suivis de grossesses imposées : « Des jeunes femmes sont violées de façon répétée jusqu'à ce qu'elles soient

enceintes. Elles sont maintenues en captivité jusqu'à un terme avancé de la gestation et sont relâchées lorsqu'un avortement ne peut plus être pratiqué. Dans certains cas, il s'agit d'une stratégie visant délibérément à corrompre les liens communautaires en forçant les femmes à donner naissance à un enfant porteur de l'identité culturelle des bourreaux (comme ce fut le cas en ex-Yougoslavie). Dans d'autres cas, il s'agit d'une manœuvre de l'adversaire pour s'implanter dans une région en créant un métissage entre population locale et groupe d'occupation (par exemple, en République démocratique du Congo)¹. »

On le voit, nous sommes bien en présence, dans ce cas, non d'une simple pulsion sexuelle agressive, mais d'une stratégie délibérée. Il est donc insoutenable de prétendre s'en tenir à un pur débat sur l'efficacité respective de la violence ou de la non-violence. D'ailleurs, dans le cas où la violence s'est avérée efficace pour la prise de pouvoir, par exemple lors de révolutions violentes réussies, le prix à payer ensuite fut extrêmement lourd, les régimes issus de la violence révolutionnaire n'arrivant pas à se défaire eux-mêmes de cette violence originare, ce qui les conduit le plus souvent à la terreur et à la dictature.

Faut-il pour autant ériger le principe de non-violence en absolu ? Ce serait souhaitable, mais c'est hélas souvent impossible et c'est là qu'intervient, pour reprendre la distinction fameuse de

1. Page Wikipedia sur le viol comme arme de guerre.

Max Weber, l'autre volet de l'éthique, celui de la responsabilité¹. Celle-ci prend en compte les conséquences des actes posés et pas seulement leurs intentions. Prenons l'exemple de courants traditionalistes, en général fortement religieux, qui affirment une attitude qui se veut respectueuse de la vie, jusqu'à nier le droit des femmes à disposer de leurs corps et à choisir éventuellement d'interrompre une grossesse non désirée. De leur point de vue, on peut dire qu'il s'agit là d'une éthique de conviction. Mais si la conséquence de cette posture est de mettre en danger la vie de femmes, comme ce fut le cas par exemple en France tant que l'avortement était pénalisé et que nombre d'entre elles mettaient en péril leur santé pour avorter dans des conditions dangereuses, c'est alors l'éthique de responsabilité qui n'est pas prise en compte. L'abbé Pierre disait ainsi à ce propos que c'était, selon lui, ajouter le crime à la faute.

Ce débat peut concerner l'usage de la violence physique elle-même. Les généraux allemands qui avaient cherché à attenter à la vie d'Hitler étaient, pour la plupart d'entre eux, des chrétiens convaincus de la justesse du commandement « Tu ne tueras point ». Mais, du point de vue de l'éthique de responsabilité, ils considéraient que la mort d'Hitler se traduirait par une perte infiniment moindre de jeunes allemands envoyés à

1. Max Weber, *Le savant et le politique*, Plon, 10/18, Paris, 1995.

la guerre par le dictateur sanguinaire. Comment leur donner tort ?

On le voit, le débat entre les deux éthiques est légitime et il peut y avoir des cas où, non pour des raisons d'efficacité que nous récusons, mais, pour des raisons d'éthique de responsabilité, le fait de tuer un autre être humain puisse être justifié. Mais, même dans ce cas limite, l'éthique de responsabilité ne peut s'exonérer de l'éthique de conviction, sauf à perdre sa propre boussole. Et cette boussole *consiste à* considérer que la néantisation d'autrui constitue toujours un échec, que tout doit être fait pour envisager une autre voie possible et que, si celle-ci est malgré tout impraticable pour des raisons de responsabilité, il reste que, à défaut de la non-violence, la limitation maximale de la violence constitue un impératif. Cela conduit par exemple à faire intervenir des principes tels que la justesse d'emploi de moyens violents ou leur proportionnalité, et c'est alors une exigence à adresser d'abord aux forces institutionnelles, celles qui sont censées disposer du monopole de la violence physique légitime.

La violence de l'État ou les limites du monopole de la violence physique légitime

Il me semble donc que l'on peut proposer l'hypothèse suivante : du point de vue de l'éthique de conviction, la violence en tant que projet d'éradication d'autrui reste condamnable pour tous les acteurs, y compris ceux d'un État de droit.

Du point de vue de l'éthique de responsabilité, si certaines situations peuvent conduire à envisager le recours à la violence physique, celle-ci n'a de sens que si cette dernière n'est pas exercée par un État de droit. C'était le cas des résistants pendant la seconde guerre mondiale par exemple. En revanche, la recherche d'une limitation maximale de la violence doit être recherchée en toutes circonstances y compris par les acteurs dépositaires de la violence physique légitime. Si tel n'est pas le cas, on peut dire que l'on est en présence d'une **violence physique illégitime** qu'il s'agit de dénoncer et de combattre.

Au total, face aux risques de guerres civiles que peut engendrer ce que nous avons appelé « la pandémie émotionnelle », il s'agit d'établir une gradation par rapport au pire et de réinventer les conditions positives du vivre ensemble. Au niveau le plus grave, celui où apparaît le risque de voir tués des centaines de milliers, voire de millions de personnes, l'enjeu est d'apprendre à *s'opposer sans se massacrer*. Ici l'enjeu préventif est déterminant. Quand une société reste globalement en paix, les pulsions meurtrières de certains n'arrivent pas à faire basculer le cœur de la société dans la violence. On l'a vu à plusieurs reprises lors d'attentats et c'est là d'ailleurs l'échec principal de leurs auteurs. En revanche, quand une société a basculé dans la guerre, et que celle-ci joue alors le rôle de régulation suprême, c'est la situation inverse : les mouvements pacifiques ou pacifistes sont marginalisés et poursuivis, et

ce sont les rapports guerriers qui deviennent la règle. Jean Jaurès et Rosa Luxemburg furent ainsi les martyrs tragiques de ce basculement intervenu lors de la première guerre mondiale.

En ce sens, une des formes de violences usuelles des possédants et des puissants est celle de la néantisation de leurs adversaires qui deviennent ainsi des ennemis, des non sujets, des non vivants. Il est donc essentiel de distinguer des degrés et des formes de violence par rapport à cette logique d'éradication ou de néantisation de l'autre.

Pour autant, la réalité de cette violence des dominants n'exonère pas les dominés s'interroger sur leur propre capacité de néantisation.

La diversité des formes de lutte

Revenons enfin sur la revendication principale des critiques de la non-violence qui est « la diversité des formes de lutte ». Il s'agit en fait, pour Peter Gelderloos et ses soutiens, d'obtenir des militants pacifistes, non seulement qu'ils acceptent la présence de formes violentes dans leurs manifestations, mais aussi qu'ils défendent contre la répression les militants qui auraient choisi cette voie. Sur le second point il a des chances d'être entendu, tant le refus de la répression est enraciné chez les militants non violents. Mais concernant le premier point, il y a une forme de manipulation antidémocratique qu'il est légitime de dénoncer. Car le point aveugle de cette position, c'est précisément de refuser le débat démocratique sur une telle

attitude, tant sur son principe que sur ses modalités. Ceux qui revendiquent la possibilité d'actions violentes refusent en effet, la plupart du temps, ce débat pour des raisons d'efficacité, disent-ils, afin de ménager des effets de surprise face aux forces de l'ordre. Il n'est donc presque jamais question de parler avant l'action elle-même des modalités d'intervention des personnes recourant à la violence. Dès lors, on se trouve devant l'impossibilité d'organiser un discernement, une délibération tant sur l'enjeu éthique de ces actions que sur leur effet le plus souvent contre-productif par rapport aux objectifs principaux de l'action elle-même. D'un côté ces objectifs ont été longuement débattus au sein des organisations qui mènent des actions sociales (par exemple sur les retraites), sur les violences sexuelles, sur les risques écologiques. Mais, d'un autre côté, il faudrait accepter, parce qu'au dernier moment des groupes violents se sont insérés dans la manifestation sans avoir énoncé à aucun moment leurs objectifs et leurs méthodes, que les autres acteurs s'y plient au motif qu'il s'agit là d'une forme de lutte comme une autre ? Cela paraît d'autant moins légitime que cette forme peut être, dans les cas les plus graves, totalement inacceptable sur le plan des deux éthiques : celle de conviction si la forme violente choisissait par exemple d'assassiner des personnes¹ ; celle

1. Comme c'est le cas aujourd'hui avec le fanatisme religieux mais comme ce fut le cas hier avec des assassinats commis par des anarchistes.

de responsabilité ensuite, puisque c'est alors un formidable cadeau fait à la violence institutionnelle en lui procurant le prétexte d'édicter des lois scélérates comme ce fut le cas hier après les assassinats commis par des anarchistes ou comme c'est le cas aujourd'hui après ceux commis par des djihadistes¹. On m'objectera que, dans les cas les plus fréquents aujourd'hui, il ne s'agit pas de violence au sens strict, mais de casse matérielle. Mais alors cela entraîne plusieurs conséquences : d'abord que les partisans de cette « casse » cessent de se revendiquer de la violence et de confondre dans leur critique de la non-violence le débat de fond éthique et démocratique et celui sur l'opportunité (les modalités de cette casse qui peut s'avérer totalement contre-productive), ensuite qu'ils acceptent, en éthique de responsabilité, le fait que cette casse matérielle puisse mal tourner, comme on l'a vu à Paris lors d'une manifestation de gilets jaunes où l'incendie d'une devanture de banque a failli menacer la vie d'une femme et d'un enfant au premier étage du bâtiment concerné².

1. « Les lois scélérates », ensemble de lois liberticides dénoncées notamment par Léon Blum, qui furent votées après l'assassinat du président Sadi Carnot. Aujourd'hui on assiste à des phénomènes comparables avec des lois liberticides justifiées, dit-on, par la menace terroriste.

2. Lors de l'« acte 18 » des « gilets jaunes », un important incendie s'est déclaré près des Champs-Élysées. Alors que les manifestants avaient mis le feu à une banque, les flammes sont venues toucher les fenêtres

On le voit, la question de la violence ne peut se réduire à l'euphémisation qui consiste à prôner « la diversité des formes de lutte ». Elle ne peut s'évaluer à la seule aune de l'efficacité, car sinon on en arriverait par exemple à justifier le viol comme forme de guerre. La question de la violence pose le problème éthique radical par excellence qui est celui du droit de tuer ou de ne pas tuer. S'il peut arriver des cas limites, où non pour des raisons d'efficacité mais pour des raisons d'éthique de responsabilité, ce droit de tuer puisse souffrir des dérogations au nom d'un moindre mal, il restera toujours un échec, car il se traduit par une éradication, une néantisation d'autres êtres humains. Cette exigence d'articulation entre éthique de responsabilité et éthique de conviction s'adresse plus encore aux États censés disposer de la violence physique légitime, mais qui doivent d'autant plus subordonner celle-ci aux critères du droit et s'appliquer le principe de la limitation maximale de la violence. C'est la condition pour permettre à une autre règle fondamentale de la démocratie d'advenir : après avoir tout fait pour transformer de la violence en conflit, il est nécessaire pour les mêmes raisons de transformer des ennemis en adversaires.

du deuxième étage de l'immeuble, où se trouvaient une femme et son bébé, pris au piège avant d'être évacués par les pompiers.

Chapitre 9

Transformer des ennemis en adversaires

Une fois l'essentiel, le renoncement à tuer, acquis, et dès lors que l'on a quitté le terrain de la violence proprement dite pour entrer dans celui du conflit, alors la question des formes de cette conflictualité peut être posée. Mais un pas considérable a alors été franchi: c'est celui de la reconnaissance de l'autre comme adversaire avec lequel on entre en conflit sur certains des rôles sociaux qu'il incarne et non de l'ennemi que l'on entend éradiquer. C'est ici qu'il faut, de la part des partisans de cette conflictualité non violente, un double courage: celui de refuser la facilité de la violence, d'une part, mais aussi celui de construire le conflit face à ce qui est souvent la violence des possédants. Car la difficulté vient du fait que les conservateurs de l'ordre établi voient dans l'exercice de la violence la meilleure manière de protéger cet ordre dont ils sont les bénéficiaires. C'est ainsi que l'on voit en France désormais une théorisation de la guerre par une partie

d'une droite devenue aussi peu républicaine que l'extrême droite¹.

Transformer des ennemis en adversaires devient donc un enjeu majeur. Il faut alors repérer l'espace commun qui permet de se reconnaître comme adversaires et cesser de vouloir s'éliminer comme ennemis. Et il se trouve que cet espace commun est bien souvent celui des peurs, comme l'a bien vu Charles Rojzman qui met en œuvre ce qu'il appelle des outils de « thérapie sociale ».

Celle-ci cherche à réunir ce que la période contemporaine a vu se disjoindre : le projet révolutionnaire, « qui n'a pas voulu ou pu tenir compte des passions humaines et qui, dans bien des cas, s'acheva de façon sanglante », et le projet de développement personnel « qui oublia l'importance décisive de l'environnement social, économique et politique. » Or, selon Rojzman, « une guérison collective est nécessaire qui tiendrait compte à la fois du besoin de transformation personnelle et du besoin de transformation des structures sociales². » On le voit, on est proche de ce que le forum social mondial de Porto Alegre, reprenant les intuitions de l'association Interaction transformation

1. En témoigne par exemple cette déclaration de Christian Estrosi après l'attentat de Nice en novembre 2020 : « Nous savons que nous ne pourrons pas gagner la guerre contre cet ennemi avec les lois de la paix. »

2. Voir fiche Wikipedia consacrée à la thérapie sociale et à Charles Rojzman.

personnelle-transformation sociale créée par Laurence Baranski¹, avait nommé l'axe TP/TS. L'Archipel citoyen *Osons les Jours heureux* avait lui-même insisté sur une troisième transformation, celle des organisations collectives à s'appliquer à elles-mêmes sans attendre une transformation sociale plus globale. On trouve ainsi dans l'approche des « fondamentaux de l'archipel » le texte suivant consacré au Bien Vivre et à la triple transformation nécessaire :

L'Archipel citoyen *Osons les Jours Heureux*² et le « Bien vivre en acte »

Rappelons d'abord que cet Archipel est basé sur le « bien-vivre » et sur la constante attention aux liens entre les trois transformations : personnelle, collective et sociale. [...]

Lancer une pirogue (un groupe projet) à plusieurs pour creuser un sujet, en rechercher toutes les facettes, y compris les moins consensuelles, construire les désaccords féconds, dégager un point de vue commun par consentement, fixer ainsi une orientation pour le temps présent (bien sûr modifiable si les circonstances le demandent), voilà toute une série d'actions qui demande de s'appuyer sur les valeurs du bien-vivre en même temps qu'elle les nourrit et les

1. Laurence Baranski est également autrice de plusieurs ouvrages.

2. Site de L'Archipel citoyen « *Osons les Jours heureux* » : <https://osonslesjoursheureux.net/>.

actualise aux trois niveaux de transformation. De plus, cette *identité-relation*, ainsi amplifiée pour une ou plusieurs îles, peut accroître la transmission des mêmes valeurs vers celles-ci et faire ainsi, en retour, évoluer leur *identité-racine*.

Pour revenir à la thérapie sociale, l'une des interventions les plus significatives concerne le Rwanda marqué par le génocide. Voici un extrait de la présentation de cette intervention dans le blog de l'Institut Charles Rojzman :

Après le génocide rwandais

Depuis quelques années, nous formons des personnalités de la société civile rwandaise ainsi que des animateurs de processus de réconciliation qui font se rencontrer des ex-génocidaires et des rescapés contraints désormais de vivre ensemble [...].

12 groupes antagonistes de rapprochement de rescapés et d'ex-prisonniers (6 groupes) et de couples souffrant de violences domestiques (6 groupes), soit 600 personnes, ont été suivis intensivement. Par démultiplication, 3600 bénéficiaires ont également profité de notre travail.

Cette formule présente l'avantage de pointer immédiatement ce qui pourrait apparaître comme un grand écart entre deux niveaux de réalité sur lesquels la thérapie est censée intervenir : les conséquences dramatiques du génocide d'un côté, les violences intrafamiliales de

Transformer des ennemis en adversaires

l'autre. Or, l'un des aspects les plus intéressants de notre travail de Thérapie Sociale est justement de ne pas déconnecter ces niveaux: il n'y a pas d'un côté les séquelles dramatiques du génocide qui seraient dignes de toutes les attentions des spécialistes internationaux, et de l'autre des violences banalement quotidiennes que l'on pourrait laisser aux praticiens et acteurs sociaux africains. La violence génocidaire et la violence des rapports sociaux usuels coulent de la même source et risquent de s'alimenter réciproquement dans un processus de répétition à l'infini. La violence génocidaire, même si elle résulte de déterminants historiques complexes, est aussi l'expression ultime, paroxystique, de la violence ordinaire, celle de la cour de l'école, des conflits de voisinage ou conjugaux. Les violences collectives se préparent longtemps à l'avance, avant de se déchaîner par l'effet d'un changement de régime politique. [...]

Chapitre 10

Rendre visible et consciente la violence : l'exemple du risque d'hiver nucléaire accidentel

Je termine ce volet consacré à la violence en abordant une question cruciale qui est celle de la violence invisible, celle de la dissuasion nucléaire et d'un risque majeur, absent de pratiquement tous les débats publics, celui lié à un risque d'hiver nucléaire accidentel. Cette question est importante si on la situe dans le cadre de la pandémie émotionnelle dans laquelle nous sommes entrés. En effet, même sous sa forme officielle, ce qu'on appelle pudiquement la dissuasion nucléaire est fondée sur la combinaison de deux éléments a priori antagonistes que sont d'une part la forme extrême de l'émotion, la peur de la mort collective du fait de la terreur qu'inspire l'usage éventuel des armes nucléaires, et de l'autre la forme extrême de la rationalité puisque la dissuasion est fondée sur l'hypothèse que l'ennemi est lui-même rationnel et ne cherchera pas à encourir le risque de représailles terrifiantes.

À un certain niveau on pourrait dire que c'est une modalité, certes sauvage, de commencer à créer du commun autour de la peur mutuelle et de transformer l'ennemi en adversaire et la violence en conflit puisque le but recherché par la dissuasion nucléaire est l'évitement de la guerre. Mais si l'un des deux éléments de la combinaison vient à dysfonctionner, le rationnel et/ou l'émotionnel, il y a crise de la Dissuasion. C'est ce qui se passe lorsque les règles du jeu « rationnelles » changent, comme ce fut le cas par exemple avec le lancement par Ronald Reagan de la « guerre des étoiles » destinée à développer une défense antimissiles. Si l'un des protagonistes, ici les États-Unis, était capable de se doter d'un bouclier face aux armes nucléaires de l'adversaire (ici, à l'époque l'URSS) tout le schéma rationnel de la dissuasion s'écroulerait, puisque celui qui est ainsi protégé serait alors suspect de vouloir lancer une attaque, étant supposé ne plus craindre les représailles massives de son adversaire.

Quant au volet émotionnel, lui-même est susceptible d'évoluer, puisque le risque émotionnel n'est plus le même si l'on se retrouve non plus devant une menace d'extermination massive des villes de l'adversaire (dissuasion dite « anti cités »), mais devant des frappes ciblées par des armes nucléaires miniaturisées et beaucoup plus précises, telle la bombe à neutrons. Enfin, si les adversaires potentiels sont trop nombreux (problème de la prolifération) et qu'une partie d'entre eux ne possède pas officiellement l'arme

nucléaire (ce fut le cas longtemps pour Israël, l'Inde, le Pakistan, la Corée du Nord ; ce pourrait l'être demain pour l'Iran), le jeu d'échecs dissuasif se transforme en une partie de poker menteur ouvrant la voie à tous les dérapages, surtout si les décideurs éventuels du feu nucléaire sont eux-mêmes suspects d'être en proie à des pulsions émotionnelles dangereuses¹.

Une bonne partie de ces problèmes reste ignorée des opinions publiques, en particulier dans les pays détenteurs des armes nucléaires, et il est d'autant plus nécessaire que des campagnes publiques viennent rappeler l'importance du danger que court l'humanité. En ce sens, l'attribution du prix Nobel de la Paix à l'ICAN (campagne internationale pour l'abolition des armes nucléaires, en français) pour son action en faveur du Traité pour l'abolition des armes nucléaires, signé par 122 pays et désormais ratifié par plus de 50 États, est essentielle pour favoriser une meilleure conscience du problème². Mais cette conscience doit aussi s'exercer sur un second

1. La qualité de sérénité n'est pas forcément évidente chez nombre de dirigeants des puissances nucléaires. On sait par exemple que Richard Nixon avait voulu déclencher une alerte nucléaire pour tenter de faire diversion lors de l'affaire du Watergate.

2. Le 24 octobre 2020, le Traité sur l'interdiction des armes nucléaires (TIAN) vient de franchir une nouvelle étape permettant son entrée en vigueur en 2021. Désormais, selon le droit international, les armes nucléaires sont illégales.

volet de cette violence invisible qui est celle du risque accidentel d'un hiver nucléaire.

Le risque accidentel

Pour se convaincre de ce risque, il faut rappeler que de multiples accidents se sont produits au cours de ces soixante-dix années¹ : des bombardiers explosant en plein ciel, perdant leurs bombes nucléaires (Palomarès, Thulé), des sous-marins rentrant en collision (2009) alors même qu'ils étaient chargés de près de deux cents ogives nucléaires, des erreurs sur la localisation d'armes (2007). Des centaines d'autres faits sont désormais connus, mais des seuls spécialistes, et démontrent le danger et les risques potentiels que font courir les États possédant des armes nucléaires, malgré les mesures de sécurité toujours plus grandes. Toutes les puissances nucléaires ont ainsi dû faire face à des catastrophes qui ont entraîné des pollutions radioactives importantes ou ont échappé de justesse à une explosion nucléaire militaire accidentelle. À chaque fois, c'est le facteur chance et non la sécurité technique qui a permis d'éviter que nous rentrions dans une ère dite « d'hiver nucléaire », comme l'ont démontré les scientifiques américano-russes au début des années 1980. Face à leurs résultats scientifiques, les présidents Reagan et Gorbatchev

1. http://www.irenees.net/bdf_fiche-analyse-1049_fr.html.

entreprirent de diminuer grandement leurs arsenaux nucléaires, en réalisant les Traités START.

Il est essentiel enfin de lire un livre particulièrement éclairant – et inquiétant ! – que l'on doit à Jean-Pierre Dupuy, professeur à l'Université Stanford¹.

Celui-ci écrit ainsi, sur le blog de l'IDN² :

« Ni Kim ni Trump ne veulent la guerre vers laquelle peut-être ils entraînent le monde tels des somnambules, pas plus que ne la voulaient Kennedy et Khrouchtchev pendant la crise des missiles de Cuba. Le tragique, c'est que cela n'a aucune importance. Par ce pseudo-raisonnement, on oublie que la plupart des grands événements, tant glorieux que dramatiques, qui se sont produits dans l'histoire humaine n'ont été voulus par personne. On oublie qu'ils se produisent accidentellement ».

Le risque du déclenchement accidentel d'une guerre nucléaire est en effet aujourd'hui très élevé. La doctrine pure de la dissuasion, note-t-il, est d'ailleurs connue sous le nom de son échec, MAD pour Destruction mutuelle assurée mais qui signifie également folie en anglais. Le choix des stratèges américains a été de pratiquer la méthode dite de « lancement sur alerte » (*Launch On Warning*, soit LOW). Si un système défensif détecte le lancement

1. Jean-Pierre Dupuy, *La guerre qui ne peut pas avoir lieu. Essai de métaphysique nucléaire*, Desclée de Brouwer, 2019.

2. <https://www.idn-france.org>.

de missiles nucléaires ennemis, il déclenche immédiatement ses propres missiles nucléaires sans attendre que les premiers atteignent leurs cibles. Or le problème, écrit-il, « est que les systèmes d'alerte sont connus pour fonctionner de manière très approximative, avec un taux de faux positifs élevé. La plupart des présidents américains et de leurs conseillers civils ont rarement compris que le système de contrôle et de commande dont ils étaient en théorie les maîtres était conçu de telle sorte que la décision de riposter leur échappait ». En effet, aux États-Unis, la riposte est programmée pour entrer en action dès que l'alerte est donnée.

Cette doctrine, poursuit-il, a le mérite de minimiser le temps de réaction et même de le rendre négatif, puisqu'on lance la riposte avant même d'être certain que l'attaque aura lieu, mais au prix d'augmenter considérablement le risque de déclencher la guerre nucléaire par erreur. Car les fausses alertes sont nombreuses. La dernière en date, rappelle Jean-Pierre Dupuy, « a eu lieu sur l'archipel hawaïen le 13 janvier 2018 ».

Le 13 janvier 2018, Hawaï

Ce jour-là, habitants et touristes ont été saisis d'épouvante pendant trente-huit très longues minutes. Ils étaient persuadés qu'ils allaient mourir, eux et leurs proches, et ils se sentaient horriblement pris au piège. À 8 heures 10 du matin, tous ceux qui avaient un téléphone portable et l'accès à l'Internet reçurent une alerte qui disait :

Rendre visible et consciente la violence...

« Un missile balistique est en train de se diriger sur Hawaï. Mettez-vous immédiatement à l'abri. Ceci n'est pas un exercice aérien. » En fait, il s'agissait d'une fausse alerte, un fonctionnaire civil ayant pris les images d'un exercice aérien qu'il avait sur son ordinateur pour une véritable attaque. Il eût suffi que l'alerte provînt du commandement militaire pour que le président américain eût environ cinq à dix minutes pour décider de lancer une batterie de missiles balistiques intercontinentaux. Si l'alerte était fausse, il aurait ainsi déclenché par erreur la troisième guerre mondiale, celle qui, comme disait Einstein, serait suivie de l'âge de pierre et des frondes.

L'ancien secrétaire à la Défense du président Clinton, William Perry, a tiré une leçon radicale de l'incident hawaïen. Dorénavant, dit-il, l'ère nucléaire nous impose de traiter toutes les menaces et toutes les alertes, quel que soit leur caractère excessif, quelles que soient leur fausseté ou leur exactitude, comme si elles étaient vraies. Quelle différence existe-t-il entre des missiles qui tombent vraiment sur la Californie et une fausse alerte qui dit que des missiles s'approchent de la Californie, puisque cette fausse alerte va déclencher, sous la forme d'une riposte exactement identique à ce à quoi elle croit fausement riposter, un processus qui, comme dans le cas d'une alerte « vraie », va conduire à ce que Clausewitz appelait la montée aux extrêmes, c'est-à-dire l'annihilation mutuelle ?

Jean-Pierre Dupuy, *La guerre qui ne peut pas avoir lieu. Essai de métaphysique nucléaire*, Desclée de Brouwer, 2019.

Ajoutons à ce risque accidentel celui du cyberterrorisme et l'on aura une idée de la gravité de la menace qui pèse sur l'humanité. On ne s'étonne pas, conclut Jean-Pierre Dupuy, que William Perry recommande vivement d'abandonner le « lancement sur alerte », c'est-à-dire la réponse automatique à une alerte, sans véritable pouvoir de discernement et de décision du politique.

Mais cela n'est envisageable que si le risque est connu et objet de campagnes citoyennes aussi massives que celles qui alertent à juste titre sur les risques concernant le dérèglement climatique ou la destruction de la biodiversité. Là encore c'est par un surcroît de conscience et en transformant la régression émotionnelle en intelligence sensible que l'humanité peut progresser et réussir un saut qualitatif dans la voie de sa propre humanisation. C'est pourquoi il nous faut maintenant aborder l'alternative à la régression émotionnelle et nous demander ce qui peut justifier cette autre expression a priori paradoxale présente dans des mouvements comme Extinction Rebellion associant la rage et l'amour.

Chapitre 11

De la rage à l'Amour

Plus nous avançons dans la résolution féconde de conflits et plus nous allons trouver des outils multiples dont le point commun est l'acceptation de l'altérité. C'est cette altérité, d'abord vécue comme menaçante et source de violence, qui peut devenir ensuite positive, même dans le conflit, et constituer finalement le terreau de ce désir d'altérité que l'on peut alors nommer L'Amour¹.

Reprenons les principaux outils qui peuvent permettre cette progression :

Parmi les premiers, il y a ceux qui, nous venons de le voir, visent à rendre visible et consciente une violence terrifiante mais demeurant le plus souvent abstraite et invisible. Ici, l'outil le plus adapté est l'émergence d'une conscience et d'un débat public afin de sortir de cette abstraction et de cette invisibilité. C'est ce que fait par exemple un institut tel l'IDN, fondé par l'ancien ministre socialiste de la défense Paul Quilès. C'est un des combats majeurs de l'ancien

1. L'Amour avec une majuscule pour indiquer qu'il s'agit ici d'un principe global non réductible à la forme amoureuse.

premier ministre français Michel Rocard, qu'il relate notamment dans son dernier livre au titre particulièrement noir : *Suicide de l'Occident, suicide de l'humanité?*¹. Il avait pu, par ailleurs, écrire dans *Le Monde* une tribune cosignée avec Alain Juppé et l'ancien chef d'état-major le général Norlain, dans laquelle on peut lire notamment ce paragraphe :

« Les échecs de la non-prolifération, que confirment et accentuent les actions de l'Iran et de la Corée du Nord, ont des conséquences cumulatives : la légitimité des accords actuels est affaiblie par les proliférations déjà admises, l'efficacité d'un système fondé sur un petit nombre d'acteurs connaissant la cohérence stratégique de l'adversaire est minée par l'arrivée de nouveaux venus. Le phénomène contient des risques d'emballement à terme par la multiplication des protagonistes et par l'instabilité institutionnelle pouvant affecter l'un d'eux. La sécurité internationale est donc gravement en cause². »

Il s'agit ensuite d'utiliser des outils tels que la thérapie sociale proposée par Charles Rojzman, afin de transformer de la violence en conflit, des ennemis en adversaires, le plus souvent en identifiant le commun des peurs partagées par les parties en confrontation. C'est en effet parce que la peur indique qu'une menace est vécue comme

1. Michel Rocard, *Suicide de l'Occident, suicide de l'humanité?*, Flammarion, 2015.

2. *Le Monde*, 14 octobre, 2009.

vitale, qu'il y a danger de mort pour un groupe humain, que la meilleure manière de répondre à cette peur est alors d'éradiquer la source de cette peur en détruisant l'ennemi. Dès lors que la peur devient partagée, que l'on comprend que l'autre aussi en face a peur, un élément d'échange, aussi ténu soit-il, commence à apparaître. Dans l'une des thérapies menées par Charles Rojzman entre jeunes des cités et policiers, c'est par exemple quand les jeunes ont pris conscience que les policiers avaient aussi peur d'eux que l'échange a pu commencer de se nouer.

La médiation

Une deuxième série d'outils relève des différentes formes de médiation :

Selon la fiche Wikipedia qui lui est consacrée, il est important de distinguer *la médiation conventionnelle de la médiation judiciaire*.

La première a fait son apparition en France dès le début des années 1980, tout d'abord dans les associations spontanées de soutien de la parentalité. Dans la démarche de médiation dite conventionnelle, la médiation est librement et spontanément choisie par les parties qui effectuent elles-mêmes le choix du tiers médiateur.

La seconde a été instaurée en France par la loi du 8 février 1995 et le décret du 22 juillet 1996, codifiés aux articles 131-1 et suivants du code de procédure civile. Cette forme de médiation s'inscrit dans le cours d'une procédure judiciaire. Elle

est *ordonnée* par le juge, sous réserve de l'acceptation des parties. Puis le juge désigne et mandate le médiateur. Il convient d'observer que le juge est en position de forte incitation. Dans le cas d'acceptation en cours de procédure, le juge rend une *ordonnance de médiation*. La durée initiale de la médiation ne peut excéder trois mois. Cette mission peut être renouvelée une fois, pour une même durée, à la demande du médiateur, du juge ou des parties.

En Suisse, la médiation judiciaire a été introduite par les codes de procédures unifiés entrés en vigueur au début 2011. Un accord de médiation, une fois ratifié/homologué par un juge de première instance, a valeur de jugement.

Le Parlement européen a adopté, le 23 avril 2008, une directive portant « sur certains aspects de la médiation civile et commerciale ». Cette directive a pour objectif de faciliter l'accès aux modes alternatifs de règlement des conflits en encourageant le recours à la médiation. Elle y est définie comme « un processus structuré dans lequel deux ou plusieurs parties à un litige tentent, volontairement, de parvenir à un accord sur la résolution d'un litige avec l'aide d'un médiateur. Ce processus peut être engagé par les parties, suggéré ou ordonné par une juridiction ou prescrit par le droit d'un État membre ».

Dans tous les cas de figure, la médiation suppose l'intervention d'un tiers de confiance accepté par les parties en conflit et neutre par rapport aux intérêts des protagonistes.

J'ai pu voir de près une expérience particulièrement riche de médiation, celle qui a conduit à la paix en Nouvelle-Calédonie après le drame de la grotte d'Ouvéa. Un film de Charles Belmont la relate très bien et s'intitule de manière significative « les médiateurs du Pacifique »¹ Un élément clef du succès fut l'envoi d'une mission de conciliation composée de personnalités culturelles ou religieuses capables de parler aussi bien aux Calédoniens de souche européenne que de souche indigène, car ils partageaient par exemple des convictions religieuses ou l'appartenance à la franc-maçonnerie.

Nous entrons ensuite dans une troisième catégorie qui, elle, se situe à l'intérieur d'un groupe qui a renoncé à la violence, a commencé de découvrir la richesse de l'altérité et va chercher à faire réellement fructifier cette richesse. Il ne s'agit plus alors seulement de transformer de la violence en conflit, mais de découvrir à quel point la différence – et même la divergence – peut être une richesse pour un groupe humain. C'est ici que nous allons trouver des méthodes qui relèvent de l'éthique du débat, avec notamment la communication non violente, les outils proposés par l'Université du Nous et l'Institut des futurs souhaitables et enfin, ce que j'ai proposé de nommer « la construction de désaccords ».

1. *Les médiateurs du pacifique*, film de Charles Belmont, 1997.

Sur l'éthique du débat

Les bases théoriques de l'éthique du débat sont bien rappelées par Jean-Claude Devèze dans son livre¹ : elles reposent sur une réflexion portant sur les conditions de possibilités minimales de compréhension mutuelle des hommes en situation d'échange d'abord verbal, mais aussi écrit ; d'après Habermas et Karl-Otto Appel, « l'éthique de la discussion » a pour but de formuler les normes et les règles qui doivent permettre à un débat de se dérouler de manière satisfaisante en respectant les fondements des normes qui le régissent.

Plusieurs outils peuvent servir à cette éthique : la communication non violente, la construction de désaccord, les tables de controverse. Examinons les brièvement :

– *La CNV (communication non violente)*

Il s'agit d'une méthode de communication développée dans les années 1960 par le psychologue américain Marshall Rosenberg² qui repose sur 4 piliers : l'observation (des gestes de son interlocuteur, de sa communication non-verbale...), les sentiments (qu'il s'agit d'exprimer le plus précisément possible, sans mots accusateurs), les besoins (ne plus accuser autrui mais

1. Jean-Claude Devèze, *Vers une civilisation monde*, Chroniques sociales, 2020.

2. M. Rosenberg, *La communication non violente au quotidien*, Jouvence, 2018.

formuler une demande) et accepter de formuler cette demande (« il faut que » devient « peux-tu? »). Pour Rosenberg, ce sont « le langage et les interactions qui renforcent notre aptitude à donner avec bienveillance et à inspirer aux autres le désir d'en faire autant ». L'empathie est au cœur de la CNV, entamée dans les années 1970, ce qui constitue un point commun avec l'approche centrée sur la personne du psychologue Carl Rogers dont Marshall Rosenberg fut un des élèves. L'expression « non violente » est une référence au mouvement de Gandhi et signifie ici le fait de communiquer avec l'autre sans lui nuire. Marshall Rosenberg s'appuie également sur les travaux de l'économiste chilien Manfred Max-Neef, qui a analysé les besoins humains. Pour Thomas d'Ansembourg, autre théoricien et praticien de la CNV, il s'agit d'abord d'aider à éclaircir ce que nous vivons. À ses yeux il ne s'agit pas de l'empathie en tant que telle, mais la CNV y donne accès. Il ne s'agit pas non plus d'une simple écoute, mais de « se relier efficacement à soi et à l'autre », c'est-à-dire prendre pleinement conscience de ses propres sentiments et de ceux de l'autre.

Cette méthode utilise souvent des marionnettes d'animaux qui la rendent plus pédagogique. Marshall Rosenberg a ainsi utilisé la métaphore de la girafe et du chacal. La girafe représente la personne en situation de communication non violente, le chacal symbolise la violence présente dans les situations de communication. Ainsi l'apprentissage de la CNV consiste à passer d'une

communication « chacal » à une communication « girafe »¹.

Mais la pratique de la communication non violente (CNV), suppose des prérequis importants : accepter le principe même de la discussion et ne pas partir du principe qu'elle est inutile ou sans objet, et avoir une approche positive de l'autre en lui faisant crédit de sa bonne foi, voire être capable d'empathie à son égard en se mettant à sa place pour comprendre ses réactions.

– La construction de désaccords féconds

Il s'agit d'une méthode que j'ai proposée dans les années 1990, qui part de l'hypothèse que le désaccord est potentiellement une richesse pour un groupe humain et que c'est le malentendu qui peut être nocif. J'ai proposé ainsi la formule : « dégager la pépite du désaccord de la gangue du malentendu ». C'est en effet ce malentendu au sens fort du terme c'est-à-dire la non-écoute ou l'écoute déformée qui conduit à générer des dégâts collatéraux importants, tels le soupçon non exprimé ou le procès d'intention et, plus gravement encore, des sentiments d'indifférence, voire de mépris.

Sur cette base, la construction de désaccord s'opère en trois temps principaux : d'abord un travail de discernement qui permet, par une pratique d'écoute sans jugement inspirée de la

1. Pour une analyse plus détaillée, voir la fiche Wikipedia consacrée à cet outil et que je résume ici.

CNV, de distinguer ce qui relève des malentendus, ce qui fait accord et ce qui va être considéré comme un probable désaccord à approfondir. Cette approche fait appel à l'intelligence sensible et utilise notamment des techniques tel que celle du débat mouvant pour favoriser l'expression émotionnelle sur des termes ou des affirmations qui peuvent susciter des clivages importants au sein d'un groupe. Ainsi, dans un premier temps, chacun va se placer aux quatre coins d'une pièce suivant que son ressenti est positif, négatif, mitigé ou neutre à l'égard du mot ou de l'item formulé. Et chacun s'étant ainsi placé – ce qui permet une expression à la fois corporelle et émotionnelle – il va y avoir simplement de la part des groupes constitués une formulation de ce ressenti. On découvre alors, à cette occasion, qu'il peut y avoir des raisons différentes voire divergentes au sein d'un même groupe géographique et qu'inversement il peut y avoir des accords entre des personnes s'étant situées à d'autres endroits de la pièce. Du coup l'animateur indique que l'on a le droit de bouger dans l'espace en fonction de l'évolution des échanges. Le groupe fait alors concrètement l'expérience d'un dépassement des logiques de « clans », du fait que les lignes bougent, au sens propre comme au sens figuré et que changer de position ne signifie pas « retourner sa veste » ou céder à autrui, mais résulte d'une progression dans l'échange.

Vient ensuite une phase de mise en visibilité et en mémoire de ce qui est apparu dans l'exercice,

en mettant par exemple sur un tableau, à l'aide de *post-it*, le résultat de cet exercice qui permet de repérer dans l'ensemble indistinct des malentendus, ce qui fait accord, ce qui fait probablement débat, mais aussi ce qui est objet de doute. L'établissement de cette cartographie peut utiliser des outils comme les cartes mentales, comme nous l'avons fait lors d'une construction de désaccord sur la collapsologie. Elle permet, sans attendre la suite de l'échange sur les désaccords présumés que l'on va ensuite approfondir, de passer à l'action sur ce qui ressort des colonnes (doute) et ok (accords repérés). S'agissant des doutes, le groupe débat des meilleurs moyens de les lever, soit en interne, si l'information est par exemple disponible au sein du groupe, soit en externe si ce n'est pas possible. Dans une construction de désaccord portant sur le nucléaire civil, une recherche commune avait ainsi été proposée sur la question d'un autre type de fusion nucléaire présentée comme sans danger et appelée « la fusion froide ». Celle-ci, encore très peu connue des participants, les avait conduits à la placer dans la catégorie doute-recherche plutôt que désaccord proprement dit.

On passe ensuite à l'approfondissement des désaccords proprement dits qui ont été identifiés mais qui représentent rarement plus du tiers des désaccords potentiels formulés en début de séance. Et l'on pose alors la question : qu'est-ce qui vous paraît particulièrement important à prendre en compte dans les positions que vous ne partagez pas ? On peut par exemple, dans cette

séquence, utiliser des outils tel que le jugement majoritaire qui propose sur chaque item proposé une formulation nuancée et souvent colorée qui va de l'acceptation complète au rejet total en passant par toutes les phases intermédiaires. L'objectif en effet n'est pas de trouver un accord, mais d'enrichir qualitativement le débat et d'élever sa qualité tant relationnelle que cognitive. La qualité relationnelle est augmentée par le fait que l'on n'a plus peur d'être rejeté, la qualité cognitive est liée au fait que l'on apprend beaucoup à l'occasion de ces échanges, notamment en partageant des doutes. La discussion n'est plus un combat de catch, mais un processus partagé où chacun se sent reconnu. Il arrive aussi souvent que cet exercice conduise à dépasser les désaccords et c'est alors un bénéfice supplémentaire, mais ce n'est ni une obligation ni même le but recherché.

D'autres méthodes, d'autres outils, s'inscrivent dans ce même état d'esprit où il s'agit, là aussi, de construire la paix plutôt que de maintenir l'ordre, pour reprendre une distinction rappelée par le président d'honneur de la Ligue des droits de l'homme, Henri Leclerc. Ils sont proposés notamment par l'Université du Nous, par l'Institut des futurs souhaitables et l'Archipel citoyen « Osons les jours heureux ». Mais toutes ces approches, toutes ces méthodes, depuis la transformation de la violence en conflit jusqu'à l'art de transformer les différences et les divergences en richesse, supposent un changement de posture émotionnel : celui de la Joie.

Chapitre 12

Vers la Joie

L'association de la Joie et de la colère, de la rage et de l'Amour, n'est possible, nous l'avons vu, que si elles s'inscrivent toutes deux dans une perspective d'alliance des forces de vie face à des logiques destructrices du vivant, qu'elles soient celles des écosystèmes qui permettent notre vie (enjeu écologique) ou des conditions du bien vivre ensemble (enjeu social). Si cette première condition n'est pas remplie, colère et rage peuvent basculer du côté de la révolte destructrice et non de la radicalité créatrice. Loin de pouvoir s'opposer aux nouvelles formes de colère et de rage des dominants qui ont peur de perdre leurs privilèges, elle leur fournit au contraire des prétextes précieux pour recourir, eux, sans états d'âme ni discernement, à la violence institutionnelle qu'évoquait Dom Helder Camara (*cf.* l'encadré où nous reprenons sa citation complète).

Cette association de la colère et de la Joie au service d'une radicalité créatrice et non d'une révolte destructrice relève du discernement éthique et démocratique, mais elle est insuffisante si elle ne s'accompagne pas d'un changement dans l'ordre émotionnel. Si la motivation des

acteurs en lutte reste essentiellement de l'ordre du ressentiment, comme le souligne Cynthia Fleury¹, il y a de grands risques soit que la lutte échoue, soit, si elle réussit, qu'elle se traduise, comme on l'a vu dans les révolutions violentes, par la mise en place d'un pouvoir autoritaire.

Il faut donc d'autres motivations que celles qui relèvent des « passions tristes » dont parle le philosophe Spinoza². Et c'est là que nous allons retrouver cette autre approche émotionnelle centrée sur la Joie et ce goût de l'altérité que l'on peut appeler l'amour. La joie ne relève pas alors de l'excitation forcément éphémère liée à l'argent, au pouvoir, à la gloire, à la conquête sexuelle. Car cette excitation débouche sur une forme d'addiction, puisqu'elle s'accompagne de frustration dès que son objet de possession est atteint, voire de dépression s'il est manqué. Et il faudra alors une excitation de niveau supérieur pour retrouver un sentiment d'intensité. Le couple excitation-dépression (qui passe par la frustration) est bien un couple qui relève des passions tristes. Dans l'ordre du pouvoir, il génère de l'aspiration à la conquête et à la domination et celle-ci se paiera cher si la prise du pouvoir s'opère effectivement par la mise en place de logiques autoritaires pour conserver à tout prix ce pouvoir chèrement acquis. Nous sommes alors aux antipodes du pouvoir comme

1. *Ci-gît l'amer*, livre cité.

2. Voir notamment sur Spinoza et sa théorie des passions : *Spinoza, œuvres complètes*, La Pléiade, 1955.

puissance créatrice, du pouvoir **de** et non du pouvoir **sur** dont se réclament la plupart des forces qui veulent renouveler la démocratie¹. Mais pour opérer ce changement du rapport au pouvoir que l'on retrouve notamment dans les formes d'organisation en archipel au sens d'Édouard Glissant², il faut se sentir complètement bien dans cet abandon de la logique de maîtrise et de domination. Si ce renoncement à la domination est vécu sur le mode sacrificiel, on verra le pouvoir, comme goût de la domination, rentrer inévitablement plus tard par la fenêtre entrouverte, même s'il a été expulsé officiellement par la porte. C'est le cas par exemple si l'on se contente d'adopter de nouvelles règles du jeu telles que « la sociocratie » ou « l'holocratie »³ sans changer les postures et les motivations. Dans les cas les plus graves, cela peut même conduire à des comportements manipulateurs que l'on peut résumer par la formule des « Rastignacs au pays de la sociocratie ». Il s'agit alors de comportements, souvent d'ailleurs inconscients, d'acteurs qui ont acquis une bonne maîtrise d'outils tels que les accueils

1. Voir par exemple sur ce point le site de l'Archipel de l'écologie et des solidarités : <https://archipel.ecolosolidaire.org/>

2. Sur Édouard Glissant et sa conception d'une organisation en Archipel, voir en annexe la Charte de l'Archipel de l'écologie et des solidarités.

3. Sur ces nouvelles formes d'organisation voir notamment le livre de Frédéric Laloux *Reinventing Organisation*, 2014.

bienveillants, les cercles sociocratiques, la gestion par consentement etc., mais qui en font des outils de domination et non de service d'une collectivité humaine. Le risque manipulateur est alors d'autant plus grand que l'on a fait disparaître, au nom des nouvelles formes d'organisation à instaurer, les contre-pouvoirs de la démocratie classique. C'est alors que l'on peut légitimement s'inquiéter de constater, dans les nouveaux termes utilisés, telles que la sociocratie ou l'holocratie, que ce soit le « cratos », c'est-à-dire le pouvoir, qui soit conservé et que le « demos », l'expression du peuple, se trouve abandonné au passage. Certes, fort heureusement, la plupart des praticiens de ces nouvelles formes d'organisation sont de bonne foi et ne cherchent pas à développer un usage manipulateur de ces outils, mais ils se retrouvent souvent désemparés si d'autres, maîtrisant bien ces méthodes, en font un usage manipulateur. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle, plutôt que des termes qui font disparaître le « demos », je propose des termes tels que « mutation qualitative de la démocratie »¹ ou « démocratie convivialiste »²

1. Des termes comme « démocratie ouverte », démocratie délibérative, démocratie continue sont ainsi mieux adaptés à ces projets. C'est aussi le cas du *Big bang démocratique* proposé par la Fondation de Nicolas Hulot. On lira aussi sur ces questions le travail important de Pierre Rosanvallon dans ses différents ouvrages sur la démocratie.

2. Cf. Annexe sur le projet d'une « Démocratie convivialiste » article paru dans la revue du *Mauss*, avril 2021.

qui permettent alors, ce qui est essentiel, de mettre en œuvre des formes réellement délibératives, participatives et coopératives. Alors que les formes de démocratie jupitériennes, délégatives et compétitives conduisent au contraire à des crises ou à des désaffections majeures de nos systèmes démocratiques réduits à l'élection, toutes les x années, de personnes qui considèrent alors le pouvoir comme leur propriété¹.

Mais quelle est alors la motivation qui peut permettre de sortir de l'excitation du pouvoir comme goût de la domination ? C'est précisément la joie en tant qu'elle procure une intensité de vie égale et souvent supérieure à l'excitation, mais sans être éphémère ni déboucher sur la frustration ou la dépression. C'est alors un autre rapport qui associe l'intensité à la sérénité qui se met en place là où l'excitation génère frustration et addiction.

Il est facile de repérer ces différences dans l'ordre politique : dans un cas nous avons des politiciens avides, dans le second des femmes ou des hommes d'État au service de leurs mandants et capables aussi de les faire grandir en renonçant à toute démagogie. Il est significatif par exemple que Nelson Mandela ait résisté à la soif de revanche de sa base sociale et électorale pour impulser plutôt un processus de réconciliation dans l'Afrique du

1. Sur ce sujet de l'approfondissement des formes démocratiques les livres de Pierre Rosanvallon apportent une contribution, à mes yeux, essentielle.

Sud, débarrassée grâce à lui de l'apartheid¹. Et il a pu quitter ses responsabilités dans la joie, car il ne les a pas non plus exercées dans l'avidité, étant au contraire du côté du « leadership de service » et de la puissance créatrice². Cette joie-là prend en compte complètement les dimensions du sensible, celles des corps et des cœurs et pas seulement celles des esprits. Mais elle est au service d'une intelligence émotionnelle et non d'une régression, voire d'une pandémie ou d'une peste émotionnelle dont nous évoquions la menace dans la première partie de ce livre. Si l'on veut une intelligence sensible capable de discernement et non une régression émotionnelle aspirée par les peurs, c'est dans la joie qu'on peut la trouver.

La Joie et le tragique

Cette approche, m'objectera-t-on, est peut-être acceptable en temps de paix et de prospérité, mais elle est idéaliste dès que l'on aborde des temps sombres comme ceux d'aujourd'hui. Je réponds que c'est au contraire dans le tragique

1. C'est en effet son attitude plus encore que celle de son adversaire, Frédéric de Klerk, qui a changé la donne. Car c'est en donnant à la minorité blanche la garantie que la fin de l'apartheid ne serait pas l'aube d'une nouvelle guerre civile de revanche qui a permis l'accord.

2. Sur ces changements de posture on lira avec intérêt les approches d'Alain Aubry (récemment décédé), de Laurence Baranski et d'Ivan Maltcheff sur ce qu'ils nomment « les agoras de la démocratie intérieure ».

que cette forme est la plus nécessaire, car c'est elle qui donne de la force de vie même aux portes du désespoir et de la mort. Je me souviens que lorsque nous demandions à notre ami Stéphane Hessel ce qui lui permettait de « tenir » en camp de concentration alors qu'il risquait à tout moment d'être embarqué pour les chambres à gaz, il nous répondait : la poésie ! C'est à cette occasion, en effet, qu'il se mit à réciter par cœur des poèmes, y compris en allemand, qu'il nous faisait la joie de nous réciter encore quand nous fêtions ses 95 ans. Il faut en effet cette joie profonde qui témoigne de la vie dans sa substance la plus intense, la plus riche, pour affronter l'insoutenable. La colère, si elle est du côté de la vie, peut refuser cet insoutenable, mais elle suppose encore l'espérance de le vaincre dans ce monde. Mais sans la joie elle s'effondre en désespoir quand elle comprend que la partie est perdue. C'est ce qui se passe par exemple pour Romain Rolland quand il écrit le 3 août 1914, dans son journal intime : « Je suis accablé. Je voudrais être mort. Il est horrible de vivre au milieu de cette humanité démente et d'assister, impuissant, à la faillite de la civilisation. » La Joie, elle, peut porter la vie comme message au-delà même de la mort et être du coup une transmission créative d'une richesse extraordinaire pour celles et ceux qui continuent de vivre. Que l'on pense par exemple au message admirable d'Etty Hillesum¹

1. Voir en particulier son Journal magnifique : *Une vie bouleversée*, Points, 1995.

témoignant de la Joie alors qu'elle est aussi aux portes de la mort en camp de concentration.

Il faut cette joie profonde, je crois, à Jacques Decour, pour écrire à ses parents et à sa fille cette lettre bouleversante alors qu'il va être fusillé au mont Valérien¹ :

Samedi 30 mai 6 h 45.

Mes chers parents,

Vous attendez depuis bien longtemps une lettre de moi, vous ne pensiez pas recevoir celle-ci. Moi aussi, j'espérais bien ne pas vous faire ce chagrin. Dites-vous bien que je suis resté jusqu'au bout digne de vous, de notre pays que nous aimons. Voyez-vous, j'aurais très bien pu mourir à la guerre, ou bien même dans le bombardement de cette nuit. Aussi je ne regrette pas d'avoir donné un sens à cette fin. Vous savez bien que je n'ai commis aucun crime, vous n'avez pas à rougir de moi : j'ai cru faire mon devoir de Français. Je ne pense pas que ma mort soit une catastrophe ; songez qu'en ce moment des milliers de soldats de tous les pays meurent chaque jour, entraînés dans un grand vent qui m'emporte aussi. Vous savez que je m'attendais depuis deux mois à ce

1. Jacques Decour, de son vrai nom Daniel Decourdemanche, est né à Paris le 21 février 1910. Il a vingt ans lorsqu'il se lie d'amitié avec Jean Paulhan qui publie son premier roman, *Le Sage et le Caporal* (1930), puis *Philisterburg* (1932), journal d'un séjour en Allemagne qui dénonce avec une précocité et une lucidité rares la montée du nazisme.

Vers la Joie

qui m'arrive ce matin, aussi ai-je eu le temps de m'y préparer ; mais comme je n'ai pas de religion, je n'ai pas sombré dans la méditation de la mort : je me considère un peu comme une feuille qui tombe de l'arbre pour faire du terreau – la qualité du terreau dépendra de celle des feuilles – je veux parler de la jeunesse française, en qui je mets tout mon espoir. Mes parents chéris, je serai sans doute à Suresnes ; vous pourrez, si vous le désirez, demander mon transfert à Montmartre. Il faut me pardonner de vous faire ce chagrin. Mon seul souci depuis trois mois a été votre inquiétude ; en ce moment, c'est de vous laisser ainsi sans votre fils, qui vous a causé plus de peines que de joies. Voyez-vous, il est content tout de même de la vie qu'il a vécue, qui a été bien belle. Et maintenant voici quelques commissions. J'ai pu écrire un mot à celle que j'aime. Si vous la voyez, bientôt j'espère, donnez-lui votre affection, c'est mon vœu le plus cher. Je voudrais bien aussi que vous puissiez vous occuper de ses parents qui sont bien en peine. Excusez-moi auprès d'eux de les abandonner ainsi ; je me console en pensant que vous tiendrez à remplacer un peu leur « ange gardien ». Donnez-leur des choses qui sont chez moi et appartiennent à leur fille : les volumes de la Pléiade, les Fables de la Fontaine, Tristan, les 4 Saisons, les petits poussins, les deux aquarelles (Vernon et Issoire), la suite des 4 pavés du roy. Je voudrais que mon ami Michel ait mes affaires personnelles (stylo, porte-mine, portefeuilles, montre et briquet). Embrassez-les tous les trois pour moi. J'ai beaucoup imaginé ces derniers temps les bons repas que nous ferions quand je serais libéré... Vous les ferez sans moi, en famille,

La colère et la joie

mais pas tristement, je vous en prie. Je ne veux pas que votre pensée s'arrête aux belles choses qui auraient pu arriver, mais à toutes celles que nous avons réellement vécues. J'ai refait pendant ces deux mois d'isolement, sans lecture, tous mes voyages, toutes mes expériences, tous mes repas ; j'ai même fait un plan de roman. Votre pensée ne m'a pas quitté, et je souhaitais de tout mon cœur que vous ayez, s'il le fallait, beaucoup de patience et de courage, surtout pas de rancœur. Dites toute mon affection à mes sœurs, à l'infatigable Denise qui s'est tant dévouée pour moi, et à la jolie maman de Michel et de Jean-Denis. J'ai fait un excellent dîner avec Sylvain le 17 février, j'y ai souvent pensé avec plaisir – aussi bien qu'au fameux repas de réveillon chez Pierre et Renée. C'est que les questions alimentaires avaient pris de l'importance ! Dites à Sylvain et Pierre toute mon affection, et aussi à Jean Bailly, mon meilleur camarade, que je le remercie bien de tous les bons moments que j'aurai passés avec lui. Si j'étais allé chez lui le soir du 17, j'aurais fini tout de même par arriver ici, il n'y a donc pas de regret. Je vais écrire un mot pour Brigitte à la fin de cette lettre, vous le lui recopierez. Dieu sait si j'ai pensé à elle ! Elle n'a pas vu son papa depuis deux ans...

Si vous en avez l'occasion, faites dire à mes élèves de 1^{re}, par mon remplaçant, que j'ai bien pensé à la dernière scène d'Egmont, et à la lettre de Th. Körner à son père – sous toute réserve de modestie... Toutes mes amitiés à mes collègues et à l'ami pour qui j'ai traduit Goethe – sans trahir !

Il est 8 heures, il va être temps de partir. J'ai mangé, fumé, bu du café. Je ne vois plus

Vers la Joie

d'affaires à régler. Si: il y a chez Mme Politzer, 170 bis, rue de Grenelle, des objets qui m'appartiennent (livres, notamment ceux du lycée, phono, etc.) Tâchez de les récupérer. Il y a aussi votre Mémorial de Ste Hélène. Mes parents chéris, je vous embrasse de tout mon cœur. je suis près de vous et je sais que votre pensée ne me quitte pas. Votre Daniel

Les deux formes de Joie

On peut distinguer deux formes de joie. La première c'est celle qui correspond au sentiment d'éternité où le temps se trouve suspendu. C'est la Joie éprouvée dans le plein état amoureux, dans l'expression poétique, la création artistique accomplie, c'est le moment de l'Eureka du chercheur scientifique. Cette Joie-là n'est pas pure excitation, elle allie pleinement le sentiment d'intensité avec celui de sérénité. C'est celui de « la bonne heure ». Cette approche nous conduit sur la voie de la seconde face de la Joie, la Joie d'être qui relève de l'art du bien vivre. C'est la possibilité, en étant pleinement un humain, un être vivant conscient d'avoir le privilège de participer brièvement au voyage de l'Univers, de croiser dans ce voyage d'autres compagnons de route¹. Cette joie-là ne suspend pas le temps : elle le vit, elle

1. Nous parlons dans le réseau international des Dialogues en humanité de compagnons de route en humanité. Voir le site des Dialogues en humanité: <https://dialoguesenhumanite.org/>

l'épouse pleinement. Pour comprendre la traduction concrète et accessible de cet état de Joie, pour montrer qu'il nous est accessible beaucoup plus facilement que nous le pensons, l'un des exercices que nous proposons au sein de l'Archipel citoyen *Osons les Jours heureux* consiste à demander aux participants de fermer les yeux quelques minutes et de se reconnecter à un souvenir de joie de vivre. L'expérience montre que tous l'ont éprouvé et à plusieurs reprises. Nous leur proposons de se replacer dans les sensations qu'ils ont alors éprouvées, y compris celles des sons, des odeurs, des touchers, mais aussi leur ressenti intérieur à cette occasion. Et lorsqu'ils se sont connectés à cet état, ce qui se fait parfois en quelques secondes, nous leur demandons de repenser aux quatre rapports fondamentaux qui les relient alors aux autres, à la nature, à eux-mêmes et au temps. Et là, en petits groupes, ils échangent et lorsque l'on fait la synthèse des réactions que découvre-t-on ? D'abord que dans cet état notre rapport aux autres n'est pas de l'ordre de la rivalité mais de l'empathie, et que l'expression « quand on est heureux, on a plutôt envie que les autres le soient aussi ! » est parfaitement juste. On découvre ensuite que le rapport à la beauté de la nature nous place plutôt dans un état d'émerveillement et de contemplation que dans un désir de prédation (si une action de la transformation de la nature s'avère nécessaire elle devra respecter autant que possible cette beauté). S'agissant de notre rapport à nous-mêmes, nous savons bien que lorsque nous

éprouvons un sentiment de joie, nous ne sommes pas alors dans l'angoisse, la déchirure, mais que nous nous sentons au contraire pleinement en paix avec nous-mêmes. Quant au rapport au temps, il se caractérise par un sentiment de pleine présence, alors que lorsque nous sommes en état de mal-être nous vivons plutôt un décalage permanent qui nous tire tantôt vers le regret ou la nostalgie concernant le passé, l'angoisse ou l'attente concernant le futur. Le même groupe peut ainsi comprendre aussi rapidement que l'état de mal-être ou de maltraitance va se traduire au contraire par le fait que l'on cherche à compenser son déficit énergétique intérieur en allant rechercher cette énergie à l'extérieur, que ce soit par la rivalité à l'égard d'autrui ou la prédation à l'égard de la nature. Ce rapport à la joie que tout être humain peut retrouver intérieurement se vérifie également dans des groupes plus vastes. C'est la raison pour laquelle nous développons, au sein de cet Archipel citoyen, une triple transformation dans l'ordre tant personnel que sociétal et sans attendre au sein de nos propres organisations ce que nous nommons le TP-TCTS¹.

1. Pour transformation personnelle, transformation collective et transformation sociale. Rappelons que lors du second forum social mondial de Porto Alegre, une avancée importante avait déjà été réalisée avec ce que l'on avait appelé l'axe TP-TS (transformation personnelle et transformation sociale devant être mises en œuvre de manière complémentaire).

L'hypothèse « anthropolitique¹ » que je défends dans ce livre, c'est donc que ce double rapport à la Joie que chacun d'entre nous peut connaître devient désormais une expérience à la fois poétique et politique de l'humanité. Justement parce qu'elle peut se perdre et mettre fin au voyage de son espèce dans l'Univers, l'humanité terrestre, pour éviter cette perte irrémédiable, peut se nourrir de la mémoire de cette expérience de la joie que lui donne aussi le rapport à la science, à l'amour, à l'art et à la quête spirituelle. Et sa colère de voir éventuellement finir cette expérience fabuleuse est alors à la racine d'une radicalité créatrice, tant du côté de la résistance que de la résilience.

La stratégie du REVE

C'est cette approche que nous nommons dans l'économie sociale et solidaire et l'archipel citoyen *Osons les jours heureux* la stratégie du REVE. Non seulement parce que c'est elle qui nous permet de « décoloniser notre imaginaire », y compris au cœur du tragique, mais aussi parce qu'elle articule le R de la résistance (créatrice), le E de l'expérimentation (anticipatrice) et le V de la vision (transformatrice). Elle lui ajoute le E de l'évaluation démocratique qui renvoie à l'éthique et à la délibération démocratique sur ce qui fait valeur, au sens de force de vie et le R de la Résilience

1. Pour reprendre à nouveau une expression suggestive d'Edgar Morin.

(refondatrice) qui lui permet de reprendre pied même après des situations d'effondrement. REVER devient ainsi une forme d'association créatrice de colère face à l'insoutenable mais mise au service de la vie, d'une conflictualité non violente et capable de projeter, comme le firent les résistants français, « les Jours heureux » même au cœur des jours sombres de la barbarie nazie¹.

Nous sommes bien alors dans l'Éros au sens de « force de vie » face à la logique mortifère de Thanatos. Mais nous sommes aussi dans l'éros amoureux, car, dans cette stratégie mondiale que nous nommons souvent avec humour la SEM, la « stratégie érotique mondiale », un rôle déterminant revient à tous les Capulet et tous les Montaigu, à toutes les Juliette et à tous les Roméo capables de dépasser la violence de leurs propres clans, religieux ou nationaux et de s'aimer à la face du monde, aussi tragique soit-il, et même si leur amour doit se terminer par la mort. Alors l'éros de l'amour rejoint l'éros de la sagesse, comme on le voit dans les poèmes admirables du grand sage et poète musulman Rûmî capable, au cœur d'une période particulièrement noire du XIII^e siècle, où il dut fuir avec sa famille les invasions mongoles, d'écrire des textes aussi forts que celui-ci :

1. On lira sur ces sujets avec bonheur les beaux textes de Claude Alphantery envoyé par Jean Moulin pour organiser la résistance dans la Drôme *Vivre et résister*, Descartes et compagnie, 1999.

Extraits de poèmes

*Ne reste que parmi les amoureux, des autres
éloigne-toi.*

*Bien que ta flamme embrase le monde,
Le feu meurt par la compagnie des cendres.*

J'étais mort, puis vivant.

Pleurant, puis riant.

*Le pouvoir de l'amour est entré en moi,
et je suis devenu féroce comme un lion,
puis tendre comme l'étoile du soir.*

Djalâl ad-Dîn Rûmî¹

1. Djalâl ad-Dîn Rûmî est considéré comme un « maître d'éveil » par les soufis, et c'est lui qui a fondé l'ordre des derviches tourneurs. Il est né en 1207 et mort en 1273. On lira avec bonheur le recueil de plusieurs de ses textes présentés en livre de poche par Leïli Anvar.

Conclusion

Dans cette bataille mondiale qui se joue dans les deux décennies critiques à venir, le bon usage de la colère comme énergie créatrice et non comme révolte destructrice va être déterminante. Face à des courants qui sont prêts à jouer leur va-tout par des défenses brutales et souvent violentes de l'ordre ancien, les écologistes, les forces de gauche et plus largement les courants humanistes ne peuvent se permettre de basculer dans un comportement symétrique. La violence conservatrice sera toujours plus dure que l'éventuelle violence transformatrice. Le populisme de droite sera toujours supérieur au populisme de gauche, car il ne s'embarrasse pas de valeurs universalistes et altruistes. Le souverainisme de gauche sera toujours moins performant que le nationalisme de droite pour les mêmes raisons. Il est donc essentiel pour les courants transformateurs de ne pas chercher à jouer le même jeu de l'intolérance et à terme de la violence. Aussi le lien avec d'autres émotions revendiquées par ces courants transformateurs, telles que la joie et l'amour, n'est pas de l'ordre du supplément d'âme, mais de la nécessaire complémentarité stratégique.

Si l'on repart des textes, des mouvements, des situations où la colère et la Joie, la rage et l'Amour sont présentées comme des émotions complémentaires et non contradictoires, on voit en effet que c'est parce qu'elles sont vécues par leurs acteurs comme étant du côté de la vie. C'est parce que l'histoire de demain peut être positive qu'il y a colère et même rage contre les forces qui peuvent empêcher qu'advienne ce monde jugé meilleur, écologiquement responsable, socialement juste et mettant en œuvre une démocratie renouvelée fondée sur des droits humains enrichis par des droits du vivant.

Changer le monde, changer la vie ou éviter qu'ils ne se défassent. Ces deux aspirations qui viennent du fond de la vie des êtres conscients doivent désormais être réunies, non seulement dans l'enjeu anthropologique de notre vie personnelle ou de nos tribus où nous avons notre histoire et où nous sommes reconnus, mais aussi au niveau « anthropologique » de l'humanité qui n'est plus seulement une espèce mais doit devenir un peuple. Il s'agit là d'une véritable métamorphose. En effet le besoin de sens et de reconnaissance fait de nous des êtres reliés dont l'esprit a autant besoin de ses deux nourritures spirituelles que notre corps a besoin d'air et de nourriture. Or ce double besoin est menacé par les formes antérieures qu'il a adoptées dans le passé, en particulier à travers les religions et les nations.

Nous voyons bien qu'une humanité solidaire serait par exemple capable d'affronter des défis

Conclusion

aussi colossaux que celui d'une Terre devenue en partie inhabitable. Si nous sommes prêts par exemple à bouger devant le danger et à le faire de manière solidaire, si notre art politique est mis au service de ce projet d'un nouveau nomadisme de l'humanité, nous pouvons envisager de bouger tantôt conjoncturellement face à un danger (un cyclone, une canicule, un grand feu, une inondation) tantôt structurellement s'il n'est plus possible d'habiter le lieu où nous sommes nés parce que le risque est structurel : montée des eaux, sécheresse, destruction des écosystèmes vitaux [permettant de vivre]. Nous pouvons alors imaginer de grandes, d'immenses migrations de quelques jours, de quelques mois ou de toute une vie, et il est possible par exemple d'imaginer des politiques publiques d'aménagement du territoire mondial permettant par exemple de quitter des terres desséchées pour aller vers des terres dégelées. C'est vrai pour notre Terre et ce pourrait l'être à terme pour d'autres planètes que nous aurions la capacité de rendre habitables. Mais pour réussir cette transformation aussi considérable que le fut le passage du paléolithique au néolithique, il nous faut redevenir au moins en partie nomades et abandonner deux éléments structurels qui se sont organisés au néolithique : la sédentarité et la propriété et adopter une manière différente de construire l'aspiration au sens et à la reconnaissance. L'idée que cette terre est mienne et l'idée que si un autre veut me prendre ma terre je lui fais la guerre est consubstantielle du couple sédentarité-propriété. Et cette

guerre peut être d'autant plus totale qu'elle peut porter sur le sens de ce qui fait le lien profond de ma tribu, celui qui la relie à ses morts tout autant qu'à ses vivants : non seulement cette terre m'appartient, mais les esprits de mes ancêtres et les dieux devant lesquels ils se sont prosternés la font mienne également. Tout est en place dès lors pour les nouvelles guerres identitaires et principalement celles qui voient s'affronter les religions et les nations. Le bug humain dont nous avons parlé n'est pas seulement neurobiologique. Il est aussi politique et spirituel.

Il nous faut apprendre à devenir un peuple, un peuple de Terriens, précisément parce que notre espèce est menacée. Est-ce possible, est-ce même envisageable ? Je crains qu'au fond de nous la réponse plus ou moins consciente soit que nous n'imaginons pas d'autres voies que la guerre dans les décennies qui viennent. Guerres pour l'eau, pour des terres habitables, pour un air respirable, mais aussi guerres pour garder ces lieux de sens et de reconnaissance que sont nos nations, nos religions, y compris celles, séculières, que sont par exemple, pour nombre de Français, la liberté de caricaturer les croyances d'autrui. Tout cela fait partie des éléments de sens et de reconnaissance. Pourtant si nous regardons l'autre face de l'alternative, celle qui nous conduit à nous entraider plutôt qu'à nous entretuer, nous voyons bien que des voies sont possibles et qu'elles sont déjà présentes en nous, parmi nous. Par exemple nous le voyons dans le fait que nous sommes tous des enfants

Conclusion

de migrants. Il suffit de nous inscrire sur un site généalogique, grande passion désormais, ou plus rapidement encore de faire un test biologique, pour découvrir à quel point nous sommes des êtres métissés même quand nous nous croyons par exemple Français « de souche ». Nos noms, nos prénoms, nos traits et plus profondément notre patrimoine génétique en portent la trace. Nous sommes profondément métissés et nous avons appris progressivement à renoncer à la guerre pour satisfaire notre besoin de nourriture corporelle et spirituelle. À condition que l'autre nous reconnaisse et ne nous empêche pas de croire à ce qui pour nous fait sens, nous avons appris à lui reconnaître à lui aussi ce double droit. C'est ainsi que se sont construites progressivement depuis les grandes guerres civiles et les grandes guerres internationales un monde infiniment moins violent que par le passé. Cela n'exclut évidemment pas des poches de guerre et de violence, mais précisément ce sont des poches. Et ce qui était considéré hier comme naturel et glorieux, source d'honneur, est devenu désormais haïssable et insoutenable. On le voit avec le rapport à la guerre; c'est devenu désormais, et c'est une avancée considérable pour l'humanité, le cas aussi pour les violences sexuelles, voire morales. C'est donc tout à fait possible. Mais les ingrédients qui ont permis hier à nos tribus de devenir des peuples composés de citoyens capables de respecter mutuellement leurs droits de sens et de reconnaissance, il nous faut les transposer à l'échelle planétaire. Si nous ne le

faisons pas, alors effectivement les guerres sont devant nous et ce seront toutes des guerres civiles, même si elles prennent des formes militaires et internationales, car ce seront des guerres civiles intra-humaines.

Et c'est sur ce chemin que la colère va découvrir la Joie. La joie est ce sentiment profond que l'altérité est une chance. Altérité d'autrui, altérité de la vie plus radicalement encore. C'est le moment où nous épousons pleinement la vie sans pour autant cesser de résister à ce qui la menace en nous. C'est la Joie de réconciliation et même dans certains cas c'est cette Joie d'Amour dont parle Robert Misrahi¹.

La colère était née d'une dissociation vitale mais pouvant conduire à la mort. La Joie et plus encore la Joie d'Amour est une réconciliation, mais cette réconciliation n'est pas une domination, une paix armée. C'est le moment où chacun se sent pleinement reconnu par l'autre. C'est le moment de la Paix, la paix profonde, la paix réelle, y compris face à la mort physique qui n'est plus alors vécue comme la négation de la vie, mais comme un moment de celle-ci qui n'annule en rien le sens et la reconnaissance de celui qui a vécu, ni peut-être son espérance que ce sens et cette reconnaissance vont être possibles sous une autre forme mystérieuse dans cet au-delà qu'il s'apprête à rencontrer. Cette paix-là dans les derniers moments de vie peut être source de

1. Robert Misrahi, *La Joie d'amour*, J'ai lu, 2015.

Conclusion

Joie. C'est celle qu'évoquait Ivan Illich quand il notait que l'homme riche occidental n'avait plus ce privilège du paysan des Andes : mourir chez soi et entouré des siens¹. Mais celle qui résulte de la mort de l'ennemi que je viens de tuer est, elle, source en moi de tristesse, voire de désespoir, comme le disait le vétéran américain estimant que l'homme civilisé en lui était mort aussi. Dans un cas la néantisation, l'éradication d'autrui débouche sur la mort intérieure, faite de tristesse et le désespoir. Dans l'autre il débouche sur la vie, nourrie de Joie et d'Amour. Ce ne sont pas là des propos idéalistes. Plus la période est noire plus ils sont essentiels. Souvenons-nous des textes de Rûmi et de Jacques Decour qui ont vécu des périodes de l'histoire particulièrement sombres. Ils étaient cependant capables, au cœur de la nuit de leur époque, de témoigner de la lumière, le premier par des poèmes dédiés à l'amour et à la beauté, le second par sa lettre d'amour avant d'être fusillé...

Et plus près de nous, souvenons-nous de cette phrase magnifique d'Albert Camus dans la Peste : « Ce qu'on apprend au milieu des fléaux, c'est qu'il y a dans les hommes plus de choses à admirer que de choses à mépriser. »

Nanterre, le 30 mars 2021

1. Voir sur l'actualité d'Ivan Illich le beau livre de Jean-Michel Djian, *Ivan Illich, l'homme qui a libéré l'avenir*, Seuil, 2020.

ANNEXES

Archipel ou fragmentation ? : deux visions très différentes d'un archipel

Le livre *L'archipel français*¹ de Jérôme Fourquet – dont les qualités d'analyse et d'information sont indéniables – a cependant un gros inconvénient : il confond la notion d'Archipel avec celle de fragmentation, d'éclatement. Or une tout autre conception a été élaborée par un authentique membre d'un Archipel. C'est celle d'Édouard Glissant, poète et essayiste antillais. Dans cette approche, les îles correspondant à la diversité des cultures, des nations, des organisations, etc. sont reconnues et respectées dans ce que Glissant appelle « leurs identités racines ». Mais elles ne sont pas isolées puisqu'elles sont reliées entre elles par un projet, un espace commun, qui pour être réellement commun ne doit être la propriété d'aucun des acteurs. C'est l'équivalent d'un bien commun tel l'océan ou l'espace pour les terriens. Et ce travail commun permet la construction de ce que Glissant nomme les « identités relations » qui permettent aux uns et aux autres d'enrichir leurs identités originelles.

C'est cette vision qui est reprise aujourd'hui par de nombreux acteurs de la transformation sociale et politique, tels « l'Archipel citoyen *Osons les Jours heureux* » et « l'Archipel de l'écologie et de la solidarité » dont nous parlons dans ce livre et dont la charte figure dans cette annexe.

1. Seuil, 2019.

Charte de l'Archipel de l'écologie et des solidarités

1. Préambule

Les défis : en ce début du XXI^e siècle, un effondrement de notre civilisation thermo-industrielle est dans le domaine du possible : inaction face à la menace climatique, autodestruction par épuisement des ressources et de la biodiversité, menaces sur les grands biens communs de l'humanité (l'eau, l'air, les terres, les mers...), conflits guerriers incontrôlés, catastrophe nucléaire, etc. La montée des inégalités (territoriales, sociales et économiques), stigmatisations et discriminations, crise du vivre ensemble... nous assistons un peu partout dans le monde à une accélération inquiétante de replis identitaires et de logiques autoritaires, au développement d'idéologies mortifères, allant de l'idolâtrie financière à la xénophobie et à l'intégrisme religieux. Une nouvelle crise financière, encore plus dévastatrice que celle de 2008, menace. Nous devons dès à présent faire face à cinq crises majeures : crise économique, crise sociale, crise politique, crise environnementale, mais aussi crise du sens et de la reconnaissance, auxquelles la compétition et le productivisme marchand ne peuvent répondre.

Les réponses actuelles : les gouvernements se montrent trop souvent impuissants ou complices face à ces dysfonctionnements inacceptables, entraînant un

tout petit nombre vers l'accumulation des biens matériels et des pouvoirs, alors qu'il faudrait valoriser la sobriété des comportements et le partage équitable des ressources. Ces enjeux vitaux auxquels l'humanité est désormais confrontée rendent dérisoire l'approche dominante du Politique qui se réduit pour l'essentiel à une compétition électorale. Il n'est plus acceptable, tant les enjeux sont lourds, de réduire la démocratie à des compétitions électorales intermittentes et emprisonnées dans une logique de court terme et d'affrontement simplificateur. Dans les cas les plus graves cette forme peut même, comme on le voit au Brésil, aux États Unis, en Inde et dans plusieurs pays européens, faciliter l'élection de personnes surfant sur les peurs et proposant des politiques tournant le dos à la responsabilité écologique, la justice sociale et l'approfondissement des droits humains.

La nécessité démocratique: les autres fonctions du Politique, (la construction des conditions du vivre ensemble en Paix et la préparation de l'avenir) doivent être revalorisées et la nature du « temps électoral » modifié en conséquence. Il faut un imaginaire démocratique capable de construire un Récit en acte autour de politiques de résilience des territoires face aux crises, bouleversements, voire effondrements majeurs susceptibles de se produire (et qui ont déjà commencé) au cours de la prochaine décennie. Les périodes électorales doivent être des périodes à haut niveau de participation, permettant la délibération et la construction de stratégies collectives en réponse aux défis actuels sans se réduire à la forme actuelle, purement délégative et très peu représentative, réduite à la compétition narcissique de leaders sans pouvoir de création au service d'un bien commun. C'est pourquoi nous avons besoin d'une mutation profonde

de nos démocraties car la forme actuelle principalement compétitive, électorale et quantitative ne permet pas d'affronter les défis écologiques et sociaux considérables auxquels sont confrontées nos sociétés.

En cette période d'urgences et de défis majeurs, il est impératif que les organisations et les personnalités se reconnaissant dans l'écologie et les solidarités, au-delà des appels au rassemblement, adoptent une méthode leur permettant d'œuvrer ensemble. En proposer une est l'objectif de l'Archipel de l'écologie et des solidarités.

2. Valeurs et principes communs

Pour fonder l'Archipel de l'écologie et des solidarités, il est essentiel que les organisations qui sont déjà impliquées dans ce processus, ou qui souhaitent le rejoindre, se rassemblent autour d'un socle de principes et de valeurs communes. Ce socle est une référence collective à promouvoir ensemble. Il sera complété par les grandes lignes de la gouvernance envisagée pour cet Archipel. La vision politique se doit d'être précise quant aux objectifs et orientations générales, mais suffisamment large sur les chemins pour y parvenir, afin de rassembler les acteurs des principales organisations de transformation sociale, écologique et démocratique.

Nos valeurs communes: toutes organisations politiques (partis, mouvements, coopératives), et non politiques (associations, ONG, syndicats...), qui, jour après jour, résistent à la destruction de notre écosystème, à la montée des inégalités, à l'affaiblissement de notre démocratie et qui œuvrent à la constitution d'une société fondée sur la coopération, la solidarité et la perspective du *bien vivre*, sont animées par des valeurs communes: *Sobriété, Justice, Solidarité, Émancipation, Créativité.*

Elles peuvent se décliner en partage et équité, responsabilité et coopération, solidarité et dignité, respect et diversité, résistance et expérimentations, lucidité et sobriété, justice et paix, créativité et volonté. Ces valeurs sont portées par des projets qui permettent de rappeler ce qui nous rassemble et qui est déterminant pour notre avenir. Elles permettent de redonner du sens et du contenu à la devise de la République française : *Liberté, Égalité, Fraternité*. Elles exigent de résister aux dérives d'un système insoutenable et inégalitaire, d'imaginer des sociétés justes et solidaires et d'expérimenter de nouvelles activités et des pratiques innovantes qui préfigurent le vivre ensemble, le *bien vivre* de demain.

*Nos cinq grands principes*¹

- *Le principe de commune naturalité* : nous, humains, ne sommes pas extérieurs à la nature, nous en faisons partie. Humains, espèces vivantes et environnement, nous sommes tous en interdépendance. Nous avons donc la responsabilité de prendre soin de la nature dans son ensemble. C'est un principe d'écologie.

- *Le principe de commune humanité* : interdit toutes les formes d'exclusion et de stigmatisation fondées sur les différences de couleur de peau, de nationalité, de religion ou de richesse, de sexe ou d'orientation sexuelle. C'est un principe d'égalité.

- *Le principe de commune socialité* : considère tous les êtres humains comme des êtres sociaux pour qui la plus grande richesse est celle des rapports qu'ils établissent entre eux. C'est un principe de fraternité.

1. Ces principes s'inspirent de ceux du Mouvement Convivialiste.

Charte de l'Archipel de l'écologie et des solidarités

- *Le principe de légitime individuation, ou encore d'accomplissement personnel*: permet à chacun d'affirmer au mieux son individualité singulière, en développant sa puissance d'être et d'agir sans nuire à celle des autres. C'est un principe de liberté.

- *Le principe d'opposition maîtrisée et constructive* affirme que l'objectif politique premier est de permettre aux êtres humains de vivre ensemble, de coopérer mais aussi d'être en désaccord et de se donner sans se sacrifier. C'est un principe républicain.

Tous les totalitarismes, les dictatures et les oligarchies, y compris celles de la finance, se sont opposés et s'opposent encore à ces cinq grands principes. Nous voulons contribuer à la construction d'une société qui ne soit pas aliénée à la croissance matérielle. L'émancipation individuelle et collective ne peut et ne doit plus reposer sur la démesure du PIB, de la richesse et du pouvoir, mais sur d'autres sources d'inspiration: engagement au service du bien commun, respect de la dignité de la personne, émancipation des femmes et de tous les êtres humains discriminés, volonté de coopération, sobriété volontaire, respect de la nature. Nous voulons passer du pouvoir de domination au pouvoir de création.

Ces principes se déclinent dans cette charte en huit résolutions pour construire ensemble une société alternative qui soit fondée sur:

- La rupture avec le modèle productiviste, et extractiviste, par une régulation de la finance et une redistribution sociale

- La décroissance sélective et une décarbonation de l'économie en rupture avec le consumérisme, en faveur de la convivialité et du *bien vivre*

- L'appropriation collective des biens communs

- La promotion de l'économie du partage et de l'usage
- La protection du Vivant et des équilibres naturels
- La réduction du temps de travail et la valorisation du temps libre
- La transition énergétique et un bouclier de services dans les territoires
- La mise en œuvre d'une République démocratique et décentralisée

La mutation vers une société du bien vivre est au cœur du projet de l'Archipel de l'écologie et des solidarités. Cette Grande Transition écologique, sociale et démocratique doit intégrer aussi des perspectives de résilience face à des risques réels d'effondrements. Sans avoir recours au militantisme sacrificiel, cette transformation sociale suppose également une transformation personnelle dans nos pratiques militantes.

En conclusion

Nous sommes aujourd'hui nombreux mais dispersés. Tisser des liens au sein des organisations politiques et des organisations de transformation écologique et sociale est aujourd'hui impératif. C'est dans les connexions entre ces organisations que réside notre principale source d'espoir. Même s'il le désirait sincèrement, aucun gouvernement élu dans le monde ne disposerait aujourd'hui du pouvoir d'appliquer scrupuleusement les valeurs que nous défendons. Il se heurterait à l'oligarchie des détenteurs actuels des pouvoirs politiques, administratifs et économiques. Le changement doit donc être porté par un très fort soulèvement citoyen, relayé et accompagné par les organisations politiques, aux échelles mondiales et nationales, comme au niveau des territoires.

Pour une démocratie convivialiste

Le discours d'un président de ce qui est censé être la première démocratie mondiale invitant ses supporters à contester les résultats de l'élection présidentielle et à marcher sur le Capitole, symbole du parlement des États-Unis, constitue un exemple tragique mais significatif de l'épuisement d'une certaine forme démocratique que l'on peut nommer la démocratie de rivalité pour l'essentiel organisée autour du socle de compétitions électorales.

Reconnaissons, avant de le critiquer, que ce modèle a rendu de grands services aux pays dans lesquels il a été appliqué en instituant à la fois une alternative à la guerre civile et aux formes de gouvernance despotiques ou oligarchiques. Il l'a fait en démilitarisant la lutte pour le pouvoir et en organisant le suffrage universel. On pourrait dire, en reprenant la phrase célèbre de Marcel Mauss évoquée dans les deux Manifestes convivialistes, qu'il permet de « s'opposer sans se massacrer ». Partout où la gouvernance par la guerre et/ou des formes autoritaires se maintenaient ce modèle est apparu comparativement comme le plus satisfaisant malgré ses défauts. C'est la phrase fameuse de Churchill qui le définit alors le mieux : « la démocratie est le pire système à l'exception de tous les autres »...

Pour autant ce modèle fondé principalement sur la réduction de la démocratie à une compétition électorale

destinée à détenir un pouvoir de domination sur les autres forces de la société présente désormais des insuffisances criantes pour assurer les fonctions de participation, de délibération et de décision dans des sociétés pluralistes et à haut niveau de complexité.

Dysfonctionnements de la démocratie de compétition

Le premier, et le plus grave, vient du fait que cette approche du pouvoir maintient en son sein les germes des deux risques majeurs que la démocratie prétend combattre : la guerre et le despotisme. On l'a vu aux États-Unis avec Trump mais c'est aussi le cas en Inde avec Modi, en Israël avec Netanyaou, en Hongrie avec Orban, en Turquie avec Erdogan... et dans toutes les démocraties dites « illibérales » ou que l'on nomme « démocraties ». S'il n'y a pas, en effet, des forces conséquentes au cœur de la société civile pour s'opposer à ces deux risques, les motivations des compétiteurs restent de nature guerrière et le vocabulaire politique l'exprime bien : on parle de « campagne » ou de « bataille électorale » de vainqueurs et de vaincus, de clans, d'écuries, de « premiers » ou de « seconds couteaux », etc. Dans cette perspective les compétences requises par les compétiteurs et leurs soutiens sont des compétences dans l'ordre de la capacité à conquérir le pouvoir plus qu'à l'exercer, dans l'ordre de la rivalité plus que de la collaboration, dans l'ordre de l'idéologie simplificatrice plus que de l'intelligence complexe, etc. Les méthodes adéquates sont celles destinées à construire des rapports de force, à repérer des chefs potentiels, à se maintenir au pouvoir après l'avoir conquis.

De même le suffrage universel n'est pas à lui seul une garantie contre le despotisme. Napoléon Bonaparte a

d'abord été le premier président de la République française élu au suffrage universel. Hitler n'a fait son coup d'État qu'après être arrivé au pouvoir dans des conditions légales, etc.

La deuxième série de dysfonctionnements, voire de dérèglements, liée à cette approche vient de sa porosité aux phénomènes de corruption ou au minimum sa perméabilité aux stratégies d'influence menées par des acteurs disposant d'argent ou de pouvoir d'influence sur des clientèles électorales. La plupart des démocraties occidentales sont ainsi minées de l'intérieur par les conflits d'intérêts, les trafics d'influence, des formes plus ou moins graves de corruption qui finissent par entraîner une défiance généralisée à l'égard des politiques et miner la démocratie elle-même. La progression inquiétante, comme dans les années 1930, de courants autoritaires qui se nourrissent de ce discrédit en est la conséquence. Et l'affaiblissement des démocraties face à des faits autoritaires externes constitue un danger redoutable.

Enfin cette forme démocratique s'avère de plus en plus incapable de traiter la plupart des grands défis qui appellent des niveaux importants de diagnostic et de modes de résolution complexes de problèmes à haut niveau d'interaction entre eux à commencer par les défis écologiques, ou, comme on peut le constater aujourd'hui, les enjeux sanitaires. Les approches binaires, simplificatrices et fortement idéologiques qui ont pu être adaptées à la phase de la conquête du pouvoir se révèlent profondément inadaptées à son exercice et à la conduite de transformations importantes. Ces dernières supposent en effet l'élaboration de diagnostics partagés, de négociations multi-acteurs et de stratégies de transition combinant sur des territoires des approches plurielles telles que celles que l'exige par exemple un

développement soutenable combinant de manière cohérente approches économiques, écologiques et sociales.

Vers une démocratie convivialiste

C'est dans cette perspective qu'il faut penser, dans une logique anticipatrice et non marginale, les nouvelles approches qui s'inscrivent dans la perspective d'une mutation qualitative de la démocratie qui pourrait prendre le nom de démocratie convivialiste car inspirée directement des principes des deux Manifestes convivialistes.

Que serait un projet politique convivialiste et une démocratie fondée sur ces principes ?

J'en évoque ici quelques éléments trop rapidement. Il s'agit d'abord d'un projet déclinable à tous les niveaux territoriaux, du local au planétaire (*cf.* le projet de parlement citoyen mondial défendu par les convivialistes lors du dernier forum social mondial). Il concerne aussi notre territoire personnel puisqu'il est fondé sur la nécessité d'un triple changement de posture : dans le rapport au Pouvoir, (puissance créatrice et non pouvoir de domination), à la Richesse (fondée sur de la création de valeur au sens de « force de vie » et non du fameux *value for money*), au Sens (entendu comme quête de signification et non comme possession d'un sens identitaire cherchant à dominer les autres). Il s'agit bien sûr d'un projet écologique fidèle au principe de commune naturalité ; d'un projet humaniste enrichi pour promouvoir une pleine humanité en cohérence avec le principe de commune humanité. On peut même ajouter qu'il s'agit, au sens fort et précis du terme, d'un projet socialiste mais clairement non productiviste (*cf.* le respect du principe écologique de commune naturalité) pour

promouvoir le principe de commune socialité à travers une réduction radicale des inégalités (enjeu en particulier d'un niveau maximal d'inégalités à faire reconnaître par la loi). On pourrait ajouter, à mon avis, qu'il s'agit d'un projet « personnaliste » qui propose de lier la transformation personnelle aux transformations sociétales et écologiques. C'est en ce sens, me semble-t-il, qu'il faut reconnaître le principe de légitime individuation, à distinguer d'un individualisme destructeur du lien social et politique.

Quant à la « démocratie convivialiste », elle reprendrait le principe maussien d'opposition maîtrisée (le fameux « s'opposer sans se massacrer ») mais sans s'y réduire. S'il est en effet essentiel de « transformer de la violence en conflit », point que j'ai développé dans deux autres textes¹, l'organisation d'une société du *buen vivir*, du bien vivre ensemble, donc d'une société plus conviviale, suppose de considérer que l'altérité, la différence, la divergence, constituent pour une société des chances et non des menaces. Une telle approche n'annule en aucune façon une conflictualité légitime, très éloignée des approches dominantes de type « cercle de raison » (cf. Alain Minc) ou de la prétention arrogante qu'« il n'y a pas d'alternative » au sens de Margaret Thatcher. Mais ce conflit est en permanence encadré et régulé de manière à ne pas basculer dans une confusion entre les personnes et leurs rôles sociaux, et cherche moins encore leur éradication physique comme ennemis.

Transformer des ennemis en adversaires fait ainsi partie de ce projet qui utilise dès lors une boîte à outils globale qui va de la « thérapie sociale » au sens de

1. *La Cause Humaine*, 2019, et *Fraternité j'écris ton nom*, 2015, de Patrick Viveret aux éditions Les Liens qui libèrent.

Charles Rojzman pour sortir de la violence jusqu'à la « construction de désaccords » pour progresser dans la qualité de délibération d'une démocratie en passant par la médiation, la gestion par consentement et la communication non violente. Cette perspective, on le voit, appelle une transformation du projet démocratique lui-même de façon à le faire accéder à un nouvel âge. De même que nous avons besoin de passer de l'âge international à l'âge planétaire (lien commune naturalité – commune humanité – commune socialité) nous avons besoin d'un nouvel âge de la démocratie organisé autour d'un art du bien vivre, du vivre ensemble et non réduit à la capacité de gérer les rivalités et l'accès à un pouvoir conçu comme pouvoir de domination.

Dans ce nouvel âge, celui d'une démocratie conviviale, il s'agit d'aller plus loin que le renoncement à la violence, de découvrir la richesse de l'altérité et de faire fructifier cette richesse. Il ne s'agit plus seulement de transformer de la violence en conflit, mais de découvrir à quel point la différence – et même la divergence, le différend – peut être une richesse pour un groupe humain. C'est ici que nous allons trouver des méthodes qui relèvent de l'éthique du débat avec notamment la communication non violente, les outils proposés par l'Université du Nous et l'Institut des futurs souhaitables, et enfin ce que j'ai proposé de nommer « la construction de désaccords »¹. Quant aux bases théoriques de l'éthique

1. Il s'agit d'une méthode que j'ai proposée dans les années 1990. Elle part de l'hypothèse que le désaccord est potentiellement une richesse pour un groupe humain et que c'est le malentendu qui peut être nocif. J'ai proposé ainsi la formule : « Dégager la pépite du désaccord de la gangue du malentendu ». C'est en effet ce malentendu au sens fort du terme c'est-à-dire la non-écoute ou l'écoute déformée qui conduit

Pour une démocratie convivialiste

du débat, elles sont bien rappelées par Jean Claude Devèze dans son livre sur ce thème¹. Elles reposent sur une réflexion portant sur les conditions de possibilités minimales de compréhension mutuelle des hommes en situation d'échange d'abord verbal, mais aussi écrit. D'après Habermas et Karl-Otto Apel, l'« éthique de la discussion » a ainsi pour but de formuler les normes et les règles qui doivent permettre à un débat de se dérouler de manière satisfaisante en respectant les fondements des normes qui le régissent. Ces éléments devraient être au cœur d'une démocratie convivialiste tout comme les travaux de Pierre Rosanvallon², de Loïc Blondiaux sur « la démocratie participative »³, de Dominique Rousseau⁴ sur la démocratie continue et de nombreux amis convivialistes bien connus des membres de ce réseau.

Patrick Viveret, paru
dans la *Revue du Mauss*, avril 2021.

à générer des dégâts collatéraux importants tels que le soupçon non exprimé ou le procès d'intention et, plus gravement encore, des sentiments d'indifférence, voire de mépris.

1. Jean-Claude Devèze, *Relever le défi démocratique*, Chronique sociale, 2017.

2. Voir en particulier son article « Réinventer la démocratie » dans la revue *Ressources en sciences économiques et sociales* de septembre 2009.

3. Voir notamment son entretien sur le sujet dans la revue du même nom de janvier 2018.

4. Voir son article dans la revue *Le Débat*, n° 96.

Les éditions Utopia

Ces ouvrages sont disponibles en version papier et en version numérique chez les libraires et sur les sites de vente en ligne.

COLLECTION CONTROVERSES

Par le Mouvement Utopia :

Sans-papiers ? pour lutter contre les idées reçues,
juin 2010

Nucléaire, idées reçues et scénarios de sortie,
novembre 2011

*Le travail, quelles valeurs ? idées reçues
et propositions,* novembre 2012

*Agriculture et alimentation, idées reçues
et propositions,* mai 2014

Propriété et communs, idées reçues et propositions,
janvier 2017

Démocratie ?, idées reçues et propositions, mai 2018

Migrations, idées reçues et propositions, septembre
2019

COLLECTION RUPTURES

Thomas Coutrot, David Flacher, Dominique Méda, *Pour en finir avec ce vieux monde, les chemins de la transition,* avril 2011 (épuisé). Disponible en version numérique

Nicolas Sersiron, *Dettes et extractivisme, la résistible ascension d'un duo destructeur,* octobre 2014

Guillaume Borel, *Le travail, histoire d'une idéologie,* novembre 2015

- Renaud Duterme, *De quoi l'effondrement est-il le nom?*, mars 2016
- Collectif, *Des droits pour la nature*, septembre 2016
- Aurélien Bernier, *La démondialisation ou le chaos*, octobre 2016
- Aurélien Bernier, *Les Voleurs d'énergie, Accaparement et privatisation de l'électricité, du gaz, du pétrole*, septembre 2018
- André Koulberg, *Le FN et la société française*, mars 2017
- Jean-Jacques Gury, *Le coup d'État milliardaire, petit traité de résistance au néolibéralisme*, novembre 2017
- Stéphane Bikialo, Julien Rault, *Au nom du réalisme, Usage(s) politique(s) d'un mot d'ordre*, janvier 2018
- Jean-Francois Simonin, *La tyrannie du court terme*, octobre 2018
- Alain Coulombel, *De nouveaux défis pour l'écologie politique*, mars 2019
- Jean-Marc Sérékian, *Capitalisme fossile. De la farce des COP à l'ingénierie du climat*, mai 2019
- Aurélien Bernier, *L'illusion localiste*, janvier 2020
- Valérie Garcia et Marc Pleysier, *Voyages en effondrement*, juin 2020.
- Cyrille Cormier, *Climat, la démission permanente*, novembre 2020.
- Patrick Viveret, *La colère et la joie. Pour une radicalité créatrice et non une révolte destructrice*, juin 2021.
- Guy Valette, *L'allocation universelle d'existence, la protection sociale du XXI^e siècle*, août 2021.
- Alice Canabate, *L'écologie et la narration du pire*, septembre 2021.

COLLECTION THÉMATIQUE DÉCROISSANCE

- Baptiste Mylondo, *Un revenu pour tous, précis d'utopie réaliste*, juin 2010 (épuisé)
- Baptiste Mylondo, *Pour un revenu sans condition*, novembre 2012

Vincent Liegey, Stéphane Madelaine, Christophe Ondet
et Anne-Isabelle Veillot, *Un projet de décroissance,
manifeste pour une DIA*, janvier 2013
Michel Lepesant, *Politique(s) de la décroissance*,
juin 2013
Paul Ariès, *Écologie et cultures populaires*, mars 2015

COLLECTION THÉMATIQUE AMÉRIQUE LATINE

Marta Harnecker, *Amérique Latine, laboratoire pour
un socialisme du xx^e siècle*, novembre 2010
Rafael Correa, *De la République bananière
à la Non-République*, septembre 2013
Alberto Acosta, *Le Buen vivir, pour imaginer d'autres
mondes*, mars 2014

COLLECTION THÉMATIQUE DÉPASSER LE PATRIARCAT

Collectif Femen, *Le Manifeste Femen*, avril 2015
Taslina Nasreen, *À la recherche de l'amant français*,
octobre 2015
Davy Borde, *Tirons la langue, plaidoyer contre
le sexisme dans la langue française*, avril 2016

HORS COLLECTION

Thierry Ternisien d'Ouille, *Réinventer la politique
avec Hannah Arendt*, novembre 2010
Mouvement Utopia, *Le Manifeste Utopia*, janvier 2012
Emmanuel Delattre, *Requiem pour l'oligarchie*, avril 2013
La Confédération paysanne, *Cause animale, cause
paysanne*, février 2020.

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

Mouvement Utopia, *Le Manifeste Utopia*, Parangon, 2008
Mouvement Utopia, *Le Manifeste Européen*, L'Esprit
Frappeur, 2009

Les Éditions Utopia
61, bd Mortier 75020 Paris
www.editions-utopia.org
contact@editions-utopia.org
01 43 57 32 14

Creative Commons

Cette œuvre est mise à disposition sous licence Attribution
– Pas d'Utilisation Commerciale – Partage dans les mêmes
conditions – Indication de l'origine.



Direction artistique/couverture : Fabienne Couderc
Maquette : Palimpseste
Corrections : Isabelle Bloch, Erick Montagne
et Jean-Jacques Pascal

Achevé d'imprimer sur les presses de l'imprimerie Laballery
à Clamecy sur du papier issu de forêts gérées durablement
labellisé PEFC. Imprimeur certifié ISO 14 001

Dépôt légal : juin 2021
ISBN : 978-2-919160-40-2 – N° imprimeur : 104697



La Nouvelle Imprimerie Laballery
est titulaire de la marque Imprim'Vert®

Comment faire un bon usage de l'énergie créatrice de la colère sans qu'elle ne devienne la source d'une révolte destructrice ou désespérée ?

Comment faire appel aux émotions sans qu'elles nous entraînent sur la voie dangereuse du couple excitation/dépression ou celle des passions tristes ?

Comment développer la capacité de nos collectifs humains à vivre ensemble et à savoir « s'opposer sans se massacrer » ?

En d'autres mots, il s'agit de promouvoir une radicalité créatrice et non destructrice et ainsi créer les conditions d'une véritable intelligence sensible dont le moteur est la Joie de Vivre.

Dans ce livre, l'auteur expose et contextualise ses réflexions et propositions autour du rapport à la violence et la gestion des conflits.

Il propose de nouvelles pratiques démocratiques permettant la construction de désaccords féconds pour que l'adversaire se substitue à l'ennemi et que le pouvoir de domination se transforme en pouvoir de création. C'est-à-dire que le pouvoir « sur » devienne un pouvoir « de ».



Patrick Viveret est philosophe et essayiste, conseiller maître honoraire à la Cour des comptes. Très actif dans les mouvements altermondialistes et à l'Internationale Convivialiste, cofondateur des rencontres internationales « Dialogues en humanité », il est à l'origine de la monnaie complémentaire Sol.

Il est l'auteur d'une dizaine de livres, dont *Reconsidérer la Richesse* (Éditions de l'Aube, poche 2010) et *La Cause Humaine, du bon usage de la fin d'un monde*, (Éditions Les Liens qui Libèrent, 2012).

10 euros

